Éditorial

Un chantier « famille »

Martin Kalisa est membre de la délégation générale du Mouvement international ATD Quart Monde.

Pendant trois années, des parents de France, de Grande-Bretagne, de Belgique, de Suisse et de Pologne ont analysé des récits d'interventions des services de protection de l'enfance. Ils ont été rejoints par des volontaires, des alliés, et des universitaires de différentes disciplines qui ont accepté de frotter leur savoir à celui des parents.

Bien que les législations et les institutions soient très différentes selon les pays, un constat est commun : le système ne semble pas capable de faire la différence entre des mesures d'éloignement pour incestes ou autres violences perverses qui touchent tous les milieux et des mesures pour carences éducatives ou inaptitudes à assurer la protection ou l'éducation des enfants liées à des situations de pauvreté. Il ne semble pas non plus capable de mener ensemble protection de l'enfance et lutte contre la pauvreté et l'exclusion, ni d'empêcher que des mesures temporaires de séparation ne deviennent définitives dans la majorité des situations. Il ne reconnaît pas non plus les capacités et les efforts des parents vivant dans la pauvreté pour un meilleur avenir de leurs enfants.

Le 20 novembre dernier, Journée internationale des droits de l'enfant, les fruits de ce travail ont été partagés.

La question des liens familiaux et sociaux brisés – notamment par la séparation parents-enfants due au placement – est liée aux causes de la persistance de la pauvreté. Deux thèmes majeurs de changements à mettre en œuvre ont été identifiés : l'invisibilisation de la pauvreté et le droit en matière de protection de l'enfance.

Parmi les propositions, on peut citer : la formation des professionnels de terrain, des travailleurs sociaux et des responsables d'institutions sur le croisement des savoirs ainsi que l'information du grand public ; le changement du nom « protection de l'enfance » en « soutien aux enfants et aux parents » ; l'instauration de contre pouvoir et la création d'une médiation indépendante ; l'option de faire des parents et des enfants le point de départ, le cœur et les juges de la manière dont l'aide est conçue ; l'introduction de plus de débat contradictoire, et la nécessité d'aller vers des placements qui soient vraiment temporaires.

Réussirons-nous à répondre aux attentes des parents qui nous ont dit : *« On veut bien parler de ce que l'on fait pour l'avenir de nos enfants, mais [...] on rencontre tellement d'obstacles, on vit tellement d'échecs et surtout d'humiliation. Si on le fait, c'est pour que les choses changent, non seulement pour nous mais pour tous les autres parents, pour tous les enfants »* ? ■

Dossier

Choisir le volontariat

Martine Hosselet-Herbignat

En 1957, Joseph Wresinski, ayant lui-même vécu la grande pauvreté dans son enfance, arrive comme aumônier dans le camp des sans-logis à Noisy-le-Grand en banlieue parisienne. Il y découvre la misère de masse devant les 250 familles rassemblées là, dépendantes des œuvres charitables, sans avenir. Il crée alors une association avec ces familles, des amis et sympathisants : Aide à Toute Détresse, qui devient plus tard le Mouvement international ATD Quart Monde. Des hommes et des femmes de tous horizons et pays le rejoignent peu à peu. Ils s'impliquent avec lui dans les actions du bidonville, mais ont besoin de soutien pour tenir individuellement et collectivement. En 1964, ils se réunissent pour les premières « assises » durant lesquelles les « options de base du Mouvement » sont écrites. Ainsi naît le volontariat permanent du Mouvement ATD Quart Monde : *« Des hommes et des femmes qui, ne croyant pas à la fatalité de la misère et voulant l'anéantir, se sont unis aux familles les plus défavorisées. »*[1]

En 2024, face aux évolutions des sociétés, aux défis environnementaux, à la dimension toujours plus internationale du Mouvement, qu'est devenu ce volontariat ?... Des jeunes de toutes nationalités, origines, croyances et orientations sexuelles restent attirés par cet engagement radical. Au nombre de 350 environ, ils ont la conviction de rejoindre un laboratoire où ils et elles peuvent expérimenter, à temps plein et dans la durée, une société plus égalitaire, notamment au niveau du partage des savoirs et du pouvoir. Voulant librement relever ce défi, ils et elles vont vivre et se former dans la proximité des familles très pauvres, s'associer à elles et aux alliés[2] du Mouvement pour mener des projets qui sont autant de chantiers concrets fondant une société plus juste. Engagés permanents, ils signent un contrat de travail, perçoivent un salaire modeste, tout en participant à un fonds mutuel de solidarité[3].

Ceux et celles qui ont été volontaires pendant une période avant de prendre d'autres directions disent honnêtement à quel point le volontariat a marqué positivement leur vie[4]. Avoir grandi avec des parents volontaires a également influencé certains parcours d'activistes engagés pour des causes très proches : *« Mes parents m'ont transmis qu'il est possible de vivre une vie heureuse en essayant d'accomplir quelque chose d'impossible à voir se réaliser de son vivant, [...] sans que l'ampleur des enjeux ne m'écrase. »*[5]

Le volontariat d'ATD Quart Monde ?... Un choix audacieux, en prise directe avec les questionnements actuels, et une véritable source de transformations personnelles et collectives vers un monde sans exclusion[6]. ■

1. Voir l'extrait de l'intervention de Joseph Wresinski publié p. 3.

2. Voir en p. 15, les notes 3, 4, 5.

3. Pour plus de détails, voir l'article de Vanessa Joos-Malfait, p. 21.

4. Voir l'article de Jérémy Ianni, p. 45.

5. Voir l'article de Vincent Verzat, p. 41 .

6. Voir également le Journal du Quart Monde, février 2024, https://www.atd-quartmonde.fr/journal-d-atd-quart-monde/le-volontariat-planter-sa-rebellion-au-coeur-de-la-pauvrete/

L'heure de l'homme est revenue : investir des hommes et des femmes dans les zones de misère

Joseph Wresinski

Dans cet extrait d'une conférence donnée le 16 octobre 1985, à New York, à un groupe de fonctionnaires des Nations Unies amis du Mouvement ATD Quart Monde, le fondateur du Mouvement ATD Quart Monde plaide avec vigueur en faveur de l'investissement humain dans les zones de grande pauvreté. Presque 40 ans plus tard, cet appel reste d'une actualité criante. Nous le complétons par un autre texte, publié en 1983, sous le titre : *Le droit d'être volontaire*.

(Les sous-titres ont été ajoutés par la rédaction.)

[…] Je disais que les familles totalement déshéritées sont aussi les plus difficiles à rencontrer. Elles habitent des zones inhabitables, des maisons derrière les maisons, des ruelles derrière les rues, des cahutes minuscules cachées derrière les autres ou enfouies au-delà des sentiers connus. Et nous ne les rencontrons pas, parce que leurs propres gouvernements et concitoyens hésitent à nous conduire jusqu'à elles. Parce que sans y prendre garde, nous avons fait des plus pauvres des populations que la communauté internationale peut ignorer, des populations dont les États n'ont pas de raisons d'être fiers. Ce fut une erreur historique.

Comme fut une erreur l'idée que, dans telle ou telle partie du monde, on avait réussi à venir à bout de la misère. Tel pays, tel système serait en avance sur les autres. C'est inexact. Mais il est vrai qu'on le pense. Et que tous les États montrent une grande réserve à parler de l'exclusion qui perdure dans leurs frontières de peur d'être accusés d'une insuffisance de leur sens de l'homme et de la justice. Ainsi, les États demeurent désemparés, hésitant à investir des moyens précieux dans des familles apparemment non-

rentables. Leurs propres citoyens pourraient leur reprocher une gestion inefficace au profit d'une population inefficace. Et qu'en diraient la communauté internationale, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international ?

Une accumulation de méprises

Méprise fatale provoquée par cette autre méprise, consistant à penser que les communautés nationales et internationales savent ce qu'il faut au développement et au bien-être des familles. Il est vrai que nous en savons beaucoup sur les moyens, les finances et les connaissances techniques à investir dans grand nombre de domaines. Mais en quarante ans de Nations Unies, nous avons ignoré que « le remède de l'homme, c'est l'homme » et que, quand il est depuis trop longtemps torturé de misère, il a besoin de fraternité pour croire encore en lui-même. *« La pauvreté,* dit M. Pérez de Cuéllar à l'occasion de la Journée des Droits de l'Homme en décembre 1984, *la pauvreté consume des vies humaines en répandant le désespoir et le malheur »*. Et les femmes réunies pour la Décennie de la Femme, en juillet 1985 à Nairobi, ont affirmé : *« La misère endommage la personne des femmes et des jeunes filles »*. N'est-ce pas aussi ce que nous signifiait le Pape Jean Paul II dans son discours à l'Unesco en 1980 ? Il affirmait que l'avoir de l'homme est secondaire, relatif à son être. J'ajouterai, pour ma part, que l'homme ou la femme consumés de malheur, la personne endommagée ont un besoin vital de fraternité pour recommencer à croire dans l'humanité et en Dieu. Un être humain qui, par l'absence totale et durable d'avoir, est atteint dans son être, a besoin d'autres êtres humains pour redevenir « davantage homme », comme disait le Saint Père.

C'est de l'avoir oublié qui nous a d'ailleurs fait dire que dans certaines régions industrialisées du monde, tout avait été fait pour mettre fin à la misère. Tout comme il arrive à telle ou telle instance de l'ONU de penser avoir tout fait pour le développement de telle zone rurale. Ce sont alors les habitants qui n'ont pas fait bon usage des puits, des véhicules, des semences, dira-t-on. C'est à cause d'eux que le développement s'est enrayé.

Sans doute, les États, les instances internationales ont-ils tout essayé de ce qui était en leur pouvoir. Mais ils n'ont pas songé que des familles, une couche de population trop longtemps accablée de toutes les privations en tous domaines se mettraient debout pour saisir les chances offertes, uniquement si d'autres venaient vivre avec elles et les convaincre qu'elles sont capables de changement. Si d'autres viennent, non pas en experts mais en hommes et femmes solidaires, prêts à prendre tous les risques du changement avec elles.

Non seulement les États n'y ont pas songé. Plus grave : pour l'opinion dans les pays industriels, aller partager sa vie avec les plus démunis devint une idée paternaliste, à l'opposé de la justice sociale. C'était la chose à ne pas faire. Seul, affirmait-on, partager les moyens matériels et le savoir technique était digne de l'homme.

Pour les plus pauvres, cela n'a pas suffi. Mais la découverte est encore bien récente.

Une prise de conscience tardive

Hier encore, on nous faisait comprendre à l'Unicef et au PNUD[1], que subventionner le volontariat ATD Quart Monde au cœur de la misère ne pouvait pas être un objectif de développement en soi. C'est seulement aujourd'hui que, dans le système des Nations Unies, on découvre la misère comme une blessure faite à l'homme et qui mine sa foi en lui-même, en ses proches et dans les autres hommes. On découvre que des familles ainsi minées dans leur confiance sont dans l'impossibilité de transmettre à leurs enfants la foi dans la vie. Et que, pour reprendre rapidement le dessus, des populations entières ont aujourd'hui besoin que d'autres viennent partager leur confiance et leur vie.

Découverte encore une fois tardive : depuis trente ans, les familles elles-mêmes le disaient aux équipes ATD Quart Monde sur le terrain. Mais découverte heureuse : l'heure de l'homme a enfin sonné. De cela je suis aujourd'hui profondément convaincu.

Il est vrai que la prise de conscience demeure timide et doit s'accélérer. C'est là que les fonctionnaires de l'ONU, comme les ONG et tous les hommes de bonne volonté, ont un rôle à jouer. Ils ont des possibilités de mettre la misère à l'ordre du jour, non pas comme une urgence périodique, mais comme une priorité permanente. Comme une priorité sur laquelle il reste beaucoup à apprendre, mais dont nous savons pour le moins ceci : qu'elle va exiger l'investissement d'hommes et de femmes, de fraternité, de solidarité, de vies de femmes et d'hommes.

Des Secrétaires généraux précédents s'étaient faits des ambassadeurs de la Paix. M. Pérez de Cuéllar s'est fait, en plus, ambassadeur des pauvres et des exclus. Je proposerai volontiers à tous ses collaborateurs de suivre son exemple et, par leur façon d'aborder sans arrêt la question, de créer le climat dans lequel la misère puisse être discutée sans polémique ni réserve. Je leur proposerai de faire avancer la conviction que dans les zones de pauvreté excessive, nous ne pouvons plus nous abstenir d'investir le meilleur de nous-mêmes, à savoir des hommes et des femmes qui n'abandonnent pas une population au bout d'un ou deux ans de coopération technique, mais qui offrent leur personne pour de nombreuses années. ■

1. PNUD : le Programme des Nations Unies pour le Développement fait partie des programmes et fonds de l'ONU. Il travaille en partenariat avec les personnes à tous les niveaux de la société pour aider à construire des nations capables de résister à la crise, et à conduire et soutenir le type de croissance qui améliore la qualité de vie de chacun et chacune. Le PNUD est présent dans 177 pays et territoires.

LE DROIT D'ÊTRE VOLONTAIRE

Le génie français a toujours eu des trouvailles étonnantes pour désigner les familles les plus défavorisées. Quand l'administration ne savait pas quoi faire avec elles parce qu'elles disaient une souffrance au delà de toute norme et qu'elles avaient plus besoin d'honneur, de respect que de mesures éducatives et financières, le génie français les a appelées « familles lourdes ».

Aujourd'hui, il a trouvé le nom de « volontaires lourds » pour désigner des hommes et des femmes qui ne croyant pas à la fatalité de la misère et voulant l'anéantir, se sont unis aux familles les plus défavorisées.

Ces hommes et ces femmes ont pensé que la misère était l'œuvre des hommes et que seuls ceux-ci pourraient la détruire. C'est pourquoi, ils se sont mis à l'école du Quart Monde, et se sont engagés à plein temps à mettre à la disposition des familles les plus défavorisées, ce qu'ils avaient reçu d'instruction, de formation, de foi et d'amour de la justice et de la liberté. Ils ont cru, et ils avaient raison, qu'un engagement aussi radical serait contestation face à la consommation, au profit, à l'idéologie et à la recherche des privilèges et des pouvoirs. Ils ont cru qu'un engagement de cet ordre amènerait les hommes à se poser des questions sur la fiabilité de leurs idéaux, sur la vanité de leur recherche, s'ils en écartaient les plus démunis. Ils étaient conscients que leur choix serait mal compris et même combattu, mais nombreux seraient ceux qui, grâce à celui-ci, se rassembleraient autour des familles pour proposer un autre type de société plus juste et plus fraternelle où la priorité serait donnée aux plus démunis. Les familles ne s'y trompèrent pas. Elles crurent en eux parce qu'ils partageaient leurs espérances et leur rendaient l'honneur et la fierté de combattre elles aussi pour la justice et la paix.

Ce journal relate la vie et l'engagement de ces volontaires, leurs difficultés, leurs échecs et leurs réussites mais surtout le témoignage qu'un autre monde est possible. À ceux qui cherchent, elle propose peut-être un projet de vie inédit.

Éditorial de « Feuille de route », Juillet /août 1983, N° 130.

Les attentes des militants Quart Monde

MARTINE LE CORRE

Depuis plus de cinquante ans, Martine Le Corre, issue d'une « cité pourrie » de la banlieue de Caen, est engagée comme militante d'ATD Quart Monde. Les lignes qui suivent sont extraites de son livre *Les miens sont ma force. Récit d'une combattante pour la dignité* (Éd. Quart Monde/Le Bord de l'eau, 2023, 223 p., 13 €). Elle y développe son attente et celle « des siens » vis-à-vis des volontaires.

> Sans volontariat, il n'y a pas de Mouvement ni de libération des plus pauvres. Être volontaire est un engagement spécifique, en termes ni de hiérarchie ni de pouvoir mais dans le sens de sa responsabilité première qui est de donner de la sécurité et de travailler à donner de la liberté aux plus pauvres afin que ceux-ci passent de la honte à la fierté, passent du silence à la parole, passent de la résignation au combat, passent du brouillard qu'est leur vie, à la lumière de pouvoir faire de réels choix. C'est une grande responsabilité, et j'ai toujours considéré cet engagement de volontaire comme étant très ambitieux mais aussi très exigeant. Les attentes des plus pauvres, les attentes de nos familles, les attentes des militants Quart Monde face au volontariat sont des attentes sérieuses car de cet engagement dépendent nos chemins, nos routes, nos propres engagements. C'est pour avancer là-dessus que le père Joseph a envoyé des volontaires à nos côtés.
>
> Nous ne voulons pas de volontaires martyrs, de volontaires qui se sacrifient, nous voulons des volontaires investis, qui font de véritables choix d'engagement, qui tiennent avec nous dans la durée, des volontaires qui travaillent, et qui travaillent dur afin d'être à la hauteur de ce que vivent et subissent les plus pauvres. Il ne s'agit pas de penser un volontariat d'élite mais un volontariat libre, fait d'hommes et de femmes qui ne sont pas à chercher qui ils sont, des personnes bien dans leur peau et disponibles, des personnes prêtes à ne pas partir de leurs propres idéaux personnels et individuels mais de ceux qui servent la libération des plus pauvres.
>
> Nous avons aussi voulu réfléchir aux conditions nécessaires afin de bâtir des équipes solides qui peuvent accueillir, accompagner, former et soutenir des jeunes volontaires dans leurs premiers pas d'engagement, pour que ces derniers ne se retrouvent pas seuls, sans vis-à-vis devant une mission qui leur serait confiée. Ce chantier doit se poursuivre [... C'est] un gros enjeu car cette génération-là est appelée à exercer de grandes responsabilités demain. (pp. 173-174). ■

Interview croisée

Camille de Monge est engagée comme volontaire permanente depuis 2016. Elle est actuellement au pôle accueil et formation pour les personnes en découverte du volontariat en Belgique. **Bénédicte De Muylder** est depuis trois ans en mission de présence à Charleroi et fait partie de l'équipe d'animation de l'Université populaire Quart Monde belge.

Deux jeunes volontaires belges s'interrogent mutuellement sur leurs convictions et leur parcours d'engagement avec ATD Quart Monde.

Béné : Comment ça a démarré pour toi ATD ?

Cam : Après mes études, je cherchais un travail où m'investir pour lutter contre les inégalités. J'ai connu le Mouvement grâce à ta famille en 2010, c'est ton frère qui m'en a parlé.

Béné : J'ai toujours baigné dans un bain familial d'ATD sans savoir bien ce que c'était, la force de ce Mouvement [rires] ! À la fin de mes études de sociologie, j'ai fait un stage à ATD qui m'a bien plu. J'ai donc tenté l'année de découverte du volontariat avec une mission de présence à Noisy-le-Grand[1]. Cette première expérience était forte et je pense que je n'étais pas tout à fait prête… Du coup je suis retournée à Bruxelles pour un job plus classique dans les quartiers de logements sociaux. Tu as aussi bossé dans ce genre de boulot…

Cam : Oui à l'époque, je travaillais dans un quartier de logements sociaux à Forest[2] et en parallèle, j'étais alliée. Dans mon boulot, j'étais fort en lien avec les habitant·e·s du quartier avec qui on mettait en place des projets collectifs. Ça m'a passionnée! Cependant, je ne m'y retrouvais pas totalement dans la posture professionnelle. Quelque chose m'empêchait d'être moi-même et créait une distance avec les gens.

Béné : Je vois tout à fait ce que tu veux dire avec cette posture professionnelle vis-à-vis des « bénéficiaires ». Ce qui me déplaisait aussi dans ce boulot-là, c'est qu'il fallait que les projets marchent. Donc on travaillait avec les plus dynamiques, et les plus pauvres, on n'allait pas vers eux, ça prenait trop de temps, ce n'était pas assez « rentable ».

Cam : Oui et il y a beaucoup de préjugés sur des personnes très

1. Le Centre de promotion familiale d'ATD Quart Monde à Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis, France) accompagne une trentaine de familles jusqu'alors sans logement stable et dont la vie a souvent été marquée par des ruptures. Là, ces familles doivent pouvoir construire, à partir de la sécurité du logement, les moyens de retrouver une vie familiale et une vie sociale. Une équipe pluridisciplinaire constituée de volontaires permanents d'ATD Quart Monde et de travailleurs sociaux accompagne les familles à partir de leur projet.

2. L'une des 19 communes de Bruxelles-Capitale.

pauvres qui sont considérées comme des « cas sociaux », même souvent par les travailleurs sociaux. Moi-même, je les comprenais mal, je les jugeais et je ne parvenais pas à les associer à nos projets. Mais pendant un temps, nous avons développé une bibliothèque de rue avec ATD dans ce quartier et je discutais régulièrement avec Bernadette, une volontaire permanente avec qui on développait cette action. À travers les analyses d'ATD qu'elle me partageait et en observant sa manière d'être en relation avec les personnes, j'ai vraiment changé mon regard sur plusieurs familles. J'ai vu tous leurs gestes de résistance, invisibles à mes yeux jusqu'alors. À partir de là, j'ai pu me mettre en route avec certaines personnes parmi les plus exclues.

Béné : C'est ce qui m'a séduite à ATD : cette grande proximité avec les personnes qui galèrent. Être proche, pas juste pour papoter autour d'un café, mais parce qu'on est persuadé que la confiance mutuelle qui se construit progressivement permet aux personnes en situation de pauvreté d'oser partager ce qu'elles vivent et ce qu'elles savent. Et grâce à cela, de construire ensemble une analyse de la société.

Après ce travail dans les logements sociaux, j'ai bossé sur une recherche-action à l'université. Mais j'ai eu du mal avec la posture de chercheuse censée être neutre. Je voulais retrouver un engagement qui fasse sens pour moi, c'est donc tout naturellement que je suis retournée vers le volontariat en 2020. Au fond de moi, ma première expérience de présence à Noisy (2013) ne m'avait jamais vraiment quittée... Et donc j'ai retenté l'aventure avec enthousiasme tout en ayant quand même des questionnements sur le volontariat. Toi, tu y étais depuis quelques années et les discussions qu'on a eues ensemble m'ont vraiment aidée à prendre cette décision ! Et pour toi choisir le volontariat, ça t'a semblé une évidence ?

Cam : Non, j'ai mis beaucoup de temps avant de rejoindre le volontariat parce que c'est un engagement assez radical et je me demandais si j'en étais capable. Après quatre ans dans les logements sociaux, j'ai fait une année sabbatique pour m'impliquer pas mal à ATD et faire un choix pour la suite. Et le volontariat a été… irrésistible ! Je me sentais vraiment au meilleur endroit pour faire bouger la société ! Je me suis lancée fin 2016. Le volontariat pour moi, c'est comme un laboratoire où on expérimente une société plus juste, plus égalitaire. C'est pour moi une chance unique de faire du « militantisme à temps plein », sans travailler à côté.

Béné : Exactement. Ce « militantisme à temps plein » c'est faire de son boulot un engagement. Mais pas seulement ton boulot : c'est l'ensemble de ta vie qui est prise dans cet engagement ! J'aime la cohérence qu'apporte le volontariat dans ma vie : il n'y a pas de frontière entre la vie privée et professionnelle parce que cela forme un tout harmonieux. Par exemple quand il y a des festivités gratuites à Charleroi, j'en parle aux militant·e·s pour y aller ensemble. C'est pas du travail, c'est juste de la détente où tu emmènes avec toi celles et ceux qui galèrent. Et puis ils et elles me font découvrir

plein d'autres facettes de la Ville. Comme le disait Joseph Wresinski : *« Tout est né d'une vie partagée, jamais d'une théorie »* ; j'y crois fermement ! Et quand je parle de vie partagée, ce n'est pas uniquement avec les personnes en situation de pauvreté mais aussi avec les autres volontaires.

Cam : D'ailleurs, notre relation illustre bien l'importance de l'amitié au sein du volontariat. Je me rappelle d'une chouette période lors de ton retour dans le volontariat : j'étais enceinte et bientôt en congé de maternité. Et j'allais partir ensuite en mission à l'étranger. Nous avons eu la chance de travailler ensemble les semaines avant mon départ puisque de ton côté, tu reprenais ma mission à l'Université populaire, toi aussi enceinte de quelques mois ! Je garde un très bon souvenir de tout ce qu'on a partagé à ce moment comme volontaires et comme futures mamans. Nous avons des discussions et réflexions franches qui nourrissent nos engagements respectifs.

Béné : C'est bien vrai ! Ces amitiés soutiennent l'engagement ! Parce que parfois c'est dur d'être confrontée à tout ce que détruit la pauvreté, toutes les injustices vécues par les plus pauvres,... Avoir des ami·e·s volontaires qui connaissent aussi cette réalité, qui partagent les doutes, les moments de (dés)espoir c'est essentiel !

Cam : C'est quoi tes doutes pour le moment ?

Béné : Bonne question ! Je dirais que paradoxalement mes doutes portent sur ce qui m'a tentée dans le volontariat : faire un choix radical. Déménager dans un quartier pauvre, ça a impliqué pas mal de renoncements par rapport à notre vie « bobo écolo » bruxelloise : se déplacer à vélo ou en transport, acheter bio/vrac, vivre dans des quartiers « verts »… Tu quittes tout ça pour la grisaille, la saleté, la drogue, les squats... Pour moi ça a un sens parce que je veux comprendre ce que c'est de vivre ici, mais tu entraînes ta famille là-dedans. Et je sais que pour mon compagnon ce n'est pas facile d'habiter dans ce quartier ! Lui aussi il est pris dans cet engagement ; comme il dit, il est « volontaire involontaire ». Mais pour moi c'est indispensable qu'il soit là, que je partage avec lui ce que je vis, et aussi pour me permettre de décompresser…

Cam : J'ai les mêmes questionnements vis-à-vis de mon couple et j'aime beaucoup l'expression de Ben, « volontaire involontaire » (rire) ! En entrant dans le volontariat, j'avais cet idéal d'un engagement à deux. Puis j'ai rencontré mon copain qui travaille dans l'environnement. Après la naissance de notre fille, il y a trois ans, nous sommes partis avec ATD au Canada. En arrivant dans le volontariat, cette idée de vivre à l'étranger plusieurs années ne me parlait pas trop. Petit à petit, au fil de rencontres avec des volontaires qui avaient pas mal bourlingué, j'ai vraiment compris l'intérêt de cette dimension internationale. L'envie de partir est devenue de plus en plus forte. Je voulais me décaler, m'éloigner de mon réseau pour me sentir bousculée et faire un pas en plus dans mon engagement ! Voilà pourquoi nous nous sommes retrouvés au Québec avec mon compagnon qui a bien voulu me suivre dans l'aventure ! Cependant, on s'est vite rendu compte que ce n'était

pas un bon timing pour lui, notamment au niveau professionnel. Nous avons décidé de revenir plus tôt que prévu, après un an et demi. Même si l'expérience a été riche sur beaucoup d'aspects, ça a été dur pour notre famille et ça nous a pris près d'un an pour retomber sur nos pattes ! Cette question de la disponibilité géographique pour les volontaires n'est pas simple aujourd'hui. Et plus globalement, je me demande comment être disponible pleinement en tant que volontaire, tout en étant aussi présente pour ma famille et mes ami·e·s quand ces lieux ne se recoupent pas totalement. Toi, malgré tes doutes, qu'est-ce qui te fait rester dans le volontariat aujourd'hui ?

Béné : Actuellement c'est ma mission de présence qui me passionne le plus car j'ai l'impression d'apprendre beaucoup sur la pauvreté. Avant, j'avais une connaissance « statistique » car dans les médias on l'évoque sous l'angle du manque matériel mais on ne dit pas tout ce que ça détruit à l'intérieur. Par exemple cette jeune d'à peine vingt ans qui me dit : *« J'ai pas eu une belle vie ! Quand j'étais gosse j'imaginais qu'à vingt ans j'aurais un job, une voiture, ... Mais là c'est quoi ma vie ? CPAS[3] et dettes… »* C'est dur d'entendre ça, d'autant plus qu'il y a dix ans, quand j'avais leur âge, j'étais tellement loin de leur vie : dans la guindaille[4] et l'unif... Au-delà de ce que j'apprends intellectuellement, je trouvais ça aussi tellement enrichissant au niveau humain. En vivant dans ce quartier, forcément ça te rapproche des gens qui galèrent, il y a cette proximité (géographique et émotionnelle) qui fait que tu partages des moments forts. Par exemple, j'habite à une centaine de mètres d'une jeune avec qui j'ai vécu des trucs de dingue, j'étais là quand sa mère est morte, je l'ai conduite à l'hôpital pour son accouchement, tu vois, tout ça, je l'ai vécu avec elle ; on a ri, pleuré, dansé ensemble. On n'est pas dans une relation professionnelle, on est plus dans une relation d'amitié. Et toi qu'est-ce qui te donne envie de continuer le volontariat ?

Cam : Si je suis toujours très motivée par le volontariat, c'est parce que je suis convaincue que les personnes qui vivent dans la pauvreté doivent participer aux dynamiques de changement. Sans ça, on peut créer des super projets alternatifs, anticapitalistes, écolos, tout ce que tu veux, mais alors sans sortir des logiques de pouvoir qui écrasent, qui excluent ! On crée un nouvel entre-soi... Souvent, dans des mouvements citoyens, on veut être efficace donc on vise ceux et celles qui savent déjà s'organiser, la classe moyenne par exemple, pas les plus pauvres. Et on se dit que les autres suivront et bénéficieront des changements. Mais en mettant de côté ceux et celles qu'on croit les plus fragiles, en les considérant comme inutiles dans la lutte, on met aussi de côté les injustices les plus grandes, les pires situations, or ça force le radicalisme et l'engagement ! En tant que volontaires, on accompagne des personnes qui ont été détruites par la violence de la pauvreté, et on accepte d'être profondément touchés par cela. Et lorsqu'elles parviennent à se relever, à s'engager avec d'autres, leur force est un moteur de mobilisation incroyable. ■

3. Le CPAS, ou Centre public d'action sociale, assure dans chaque commune ou ville de Belgique la prestation d'un certain nombre de services sociaux et veille au bien-être de chaque citoyen.

4. « Guindaille » : belgicisme utilisé pour désigner diverses activités festives estudiantines, en général avec forte consommation de bière.

Découverte du volontariat

Né dans le Sud-Ouest de la France, **Antoine Lopez** a fait des études de logistique. Après une période de découverte, il devient volontaire en 2012, et exerce des responsabilités à Colmar (Alsace), au Burkina Faso, dans l'entreprise TAE (Noisy-le-Grand, en Île-de-France), et est actuellement dans l'équipe de Marseille depuis septembre 2023.

L'auteur détaille ici sa période de découverte du volontariat et du Mouvement ATD Quart Monde.

Interview par Martine Hosselet-Herbignat.

M. H.-H. : Te rappelles-tu, dans ton histoire, d'événements qui auraient éveillé ton sens de l'injustice ?

A.L. : Être volontaire avec les plus pauvres fait qu'on apprend aussi beaucoup de choses sur soi. Les familles nous racontent leurs histoires, et nous on fait aussi ce travail-là de notre côté. Ça oblige à refaire le parcours de notre propre vie. Aussi loin que je me souvienne, je ne supportais pas l'injustice. Quand on est petit, ce sont des petites choses : à l'école, c'est toujours les mêmes qui se font réprimander. J'ai toujours la sensation de la douleur dans la poitrine quand je sentais que c'était vraiment injuste et que ça ne devait pas se passer comme ça… Il y a comme un cri intérieur. C'est quelque chose qui était là quand j'ai pris plus tard la décision de devenir volontaire, de faire quelque chose de ma vie.

M. H.-H. : Tu as d'abord fait des études de logistique ? Pour mettre tes compétences au service d'une ONG ?

A.L. : Pas du tout ! J'ai fait des études de logistique pour faire l'école de sous-officiers de l'armée de terre à Saint-Maixent. Pendant mon bac pro logistique, j'avais fait mes stages au 8e RPIMA de Castres, régiment parachutiste infanterie de marine, et j'avais bien aimé. J'ai toujours bien aimé la discipline. J'aime bien mon pays et je me suis dit que ça pourrait être sympa de le servir de cette manière-là, mais pas comme simple soldat. Les études de logistique me permettaient de devenir technicien dans l'armée. Après le bac pro, j'ai fait le BTS parce qu'il me fallait bac+2 pour

entrer à l'école de sous-officiers. Mais après, l'idée m'a quitté d'entrer dans l'armée. Je me suis réveillé, en me disant que faire la guerre n'était pas une bonne idée.

M. H.-H. : À partir du moment où tu as abandonné l'idée d'entrer dans l'armée, comment tes choix ont-ils évolué ?

A.L. : J'ai pris une autre idée, celle de vivre le rêve américain ! J'avais une opportunité car le frère aîné de ma mère, et ma tante, étaient aux États-Unis et avaient un petit *guesthouse* de dix chambres, et ils pouvaient me recevoir. J'avais juste à payer le billet d'avion. J'étais logé, nourri, je devais travailler un peu avec eux, en attendant petit à petit de voir comment m'organiser.
Au fur et à mesure que le temps passait là-bas, je me sentais de moins en moins à ma place. Je me disais : toutes les discussions tournent autour de la voiture, de ce qu'ils font dans l'hôtel, les rénovations prévues, les vacances, ce qu'ils ont acheté, … que des discussions autour du matériel, de la consommation. Petit à petit, je me suis dit : je n'ai pas grandi dans ce monde-là, ça ne me plaît pas trop… En plus, les États-Unis, c'est très particulier ; j'étais sur une presqu'île, Key West, d'environ 20 000 habitants, qui décuplait sa population sur les périodes de festivals, de vacances pour les *springbreak*, … Tu as plein de monde, des bateaux de croisière, et tout tourne autour du commerce, du tourisme. Il y a beaucoup d'argent, ça consomme. Et en même temps je voyais la pauvreté sans avoir le regard que j'ai maintenant. J'observais déjà des choses parce que tous les matins, on allait faire entre 30 et 50 km de vélo avec mon oncle et un de ses amis, avant d'aller travailler. On passait toujours auprès d'un golf à côté duquel se trouvaient des SDF. Les balles sont chères, mais les joueurs ne se cassent pas la tête à aller les récupérer quand ils ont raté leur coup, et donc les SDF qui avaient des campements à proximité du golf avaient fait des trous dans le grillage pour récupérer les balles. Tous les matins, on passait et je les voyais. Mon oncle et son pote, je crois, ne les voyaient même pas… Tous les matins, je me disais : ramasser les balles c'est un peu comme un vrai métier, il y a quand même une sorte de fierté à faire ça. Et plus loin, quand je voyais comment leurs *mobil homes* étaient structurés, je comprenais que vivaient là toutes les personnes qui venaient faire les ménages, les poubelles dans Key West. Si tu travailles dans Key West, tu n'exerces pas des métiers qui te permettent d'y vivre, parce que c'est trop cher. Ils vivaient donc à la périphérie, dans ces *mobil homes*, un peu comme on peut voir dans les films américains, quoi ! Quand tu es au cœur de la ville, c'est que tu as de l'argent, sinon tu vis en dehors. On n'autorise à rentrer que ceux qui viennent y travailler et faire tourner les services. Ça ne m'intéressait pas de rester dans ce contexte.
Après, j'étais chez mes parents, j'avais 23 ans, on n'était plus sur le même rythme. Ils avaient pris l'habitude de se retrouver à deux. J'ai eu envie de pouvoir dire que j'avais fait autre chose que juste travailler pour gagner de l'argent et rouler en décapotable et consommer. J'ai eu envie d'avoir une réponse un peu plus sym-

pathique à apporter… Par ego, pour pouvoir dire que j'ai fait des choses qui ont servi, qui ont été intéressantes, mais aussi parce que la vie ça doit sûrement être mieux quand tu fais des choses bien avec et pour les autres… J'avais donc envie de faire des choses qui vaillent le coup… Si je dois un jour répondre de mes actes, que j'aie quand même de bonnes réponses à apporter !

Petit à petit, l'humanitaire m'est venu en tête. Je suis bien né, avec des parents pas riches mais qui travaillaient tous les deux, qui m'ont donné tout ce qu'il fallait. J'ai pu faire des études, passer le permis ; ils m'ont payé un scooter, l'appartement. Ça a été plutôt facile de vivre dans cette famille-là. En grandissant, en voyant les injustices qui se passent dans la société, je me suis rendu compte que beaucoup n'avaient pas eu la même chance. Il y a quelque chose qui n'est pas normal. C'étaient mes réflexions de l'époque, et donc l'humanitaire pouvait donner du sens à ma vie.

J'ai commencé à chercher, pendant que je travaillais en intérim. J'allais sur internet ; la base de mes recherches, c'était de trouver un travail salarié, en CDI, pour avoir quand même la sécurité de l'emploi, mais pas pour gagner des mille et des cents. Au début je trouvais beaucoup de postes en rapport avec mes diplômes de logistique : tu gagnais 3 000 euros en commençant, mais tu étais à Paris et tu organisais la logistique de convois humanitaires. Tu n'allais jamais sur le terrain… Dire : je gagne 3 000 euros dans l'humanitaire, ce n'est pas simple ni logique à dire pour moi ! Ça ne faisait pas sens, je voulais faire des choses avec les gens. Et puis il y avait beaucoup d'annonces pour seulement un mois, trois mois, six mois, … J'ai beaucoup cherché. Et puis j'ai trouvé le site d'ATD Quart Monde sur internet. Je l'ai lu en long, en large, en travers, et je me suis dit : il y a quand même quelqu'un qui a pensé à une structure qui aide les plus pauvres, où tu as une rémunération, une sécurité, et qui cochait toutes les cases que je cherchais… Encore que 530 euros par mois quand je suis rentré, on ne peut pas dire que c'était beaucoup, mais il y avait la sécurité et toutes les autres choses. C'était tout expliqué sur le site. Quand je suis entré à ATD par la suite, certains étaient étonnés des conditions, mais je leur disais : va lire, c'est marqué ; il n'y a pas de secret.

Donc, j'ai appelé le numéro indiqué sur le site : responsable du recrutement, Brigitte Bourcier[1]. Elle m'a invité au premier week-end de découverte en novembre 2011. J'étais avec deux ou trois personnes qui se posaient la question du volontariat et quatre personnes qui avaient déjà commencé la découverte du volontariat. Le week-end s'est bien passé, à Champeaux[2], à la campagne. C'était quand même un peu bizarre : Brigitte qui arrive en voiture à Paris, avec quatre jeunes, qui m'embarque, avec mon sac sur mes genoux. Les autres jeunes ne ressemblaient pas du tout à mes potes. Tout le monde avait l'air très différent. Les discussions se sont vite faites quand même, plutôt sympas, mais j'étais quand même largué dans plein de discussions parce que je n'avais jamais fait d'associatif avant, rien avec les personnes en difficultés dans quelque structure que ce soit. Je ne suis pas passé par la case solidarité un peu classique. Je me suis dit : je suis quand même un peu

1. Volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde pendant plus de 40 ans, Brigitte Bourcier est décédée en septembre 2020.

2. Centre européen de rencontre et de formation d'ATD Quart Monde, en Seine-et-Marne. Depuis 1973, ce lieu a accueilli des milliers de jeunes pour des chantiers, des sessions de formation, des préparations de voyages d'étude, des rassemblements européens. Il a été vendu en 2023. Voir https://www.atd-quartmonde.fr/une-page-se-tourne-pour-le-centre-de-rencontre-et-de-formation-de-champeaux/

chez les fous… Déjà le lieu : ces grandes bâtisses de Champeaux, mi-novembre, … mais en même temps, on s'organisait, on faisait à manger, il y avait des discussions, on rigolait, on buvait un coup, ... On prenait du temps avec Brigitte pour parler plus précisément, pour expliquer le volontariat, ATD Quart Monde, … Ensuite, elle m'a fait revenir en janvier 2012 pour le grand colloque « La misère est violence, rompre le silence, chercher la paix » qui avait lieu à Paris, avec plus de cent personnes, de tous les pays du monde, avec des militants[3], des alliés[4], des volontaires[5]. On était tout un groupe de jeunes en découverte du volontariat ou qui, comme moi, se posaient la question de l'entrée dans le volontariat. On était là pour faire la cuisine, préparer les pauses, servir les repas, … car les participants étaient vraiment en mode sérieux : ça se finissait à l'Unesco, où ils allaient prendre la parole au bout des dix jours de rencontre. Nous, on était là pour faciliter leur vie. C'était vraiment intéressant car tout en préparant, on avait les haut-parleurs branchés dans la salle de conférence, donc pendant que tu mettais la table ou que tu préparais les repas, tu écoutais ce qui se disait, tu comprenais sans comprendre parce que forcément tu ne connais pas le pays, le contexte des gens qui parlent, mais forcément tu entends. Et après tu peux parler avec les gens aux pauses ou quand tu manges avec eux. Et ça, c'était quand même fort. À la fin des quinze jours, Brigitte m'avait invité à manger chez elle avec Benoit Fabiani son époux, volontaire lui aussi, pour faire le point. C'est là que je lui ai dit : « *C'est bon, je n'ai pas envie d'attendre la rentrée de septembre pour entrer dans le volontariat.* »

Il y avait une sorte de cursus classique à suivre pour entrer dans le volontariat : trois week-ends de découverte, puis entrée en septembre et mobilisation du 17 octobre[6]… Moi je lui ai dit : « *Ce que je viens de vivre là, la rencontre avec les gens pendant ce colloque, c'est la dernière banderille ! Tu m'as mis à mort !... Alors, tu me trouves une mission, je me sens d'essayer sans attendre septembre.* » Ce n'est pas que j'avais des doutes d'essayer avant ça, mais j'étais mi-figue, mi-raisin après le premier week-end de découverte. Alors que dans cette session, là, la rencontre avec les militants du monde entier, ça a été un accélérateur.

Je me souviens qu'à cette époque je ne distinguais pas un militant, d'un allié ou d'un volontaire. Je parlais de la même façon avec tout le monde. Alors que maintenant, avec l'expérience, je vois que c'est quelqu'un qui est issu de la grande pauvreté, dans sa manière de se présenter, sa manière de parler. Je vais faire attention, être précautionneux, ne pas faire des blagues que je ferais avec quelqu'un d'autre avec qui je sais qu'on a les mêmes références. Il pourrait mal le prendre. Une petite blague où tu crois que tu es drôle, et non tu ne l'es pas, et ça touche quelque chose, parce que la vie des gens est compliquée.

M. H.-H. : Tu as donc découvert l'univers des gens pauvres…

A.L. : Puis le lundi 12 mars j'ai commencé à travailler à la grande maison[7] à Méry-sur-Oise avec Froukje et Karol[8], et j'habitais au Manoir où vivaient des volontaires permanents. Cela a été mes six

3. Militant : Personne ayant connu ou vivant encore dans la grande pauvreté et participant aux combats du Mouvement.

4. Allié : Personne qui, sans nécessairement avoir vécu la grande pauvreté elle-même et sans renoncer à son emploi, s'investit dans les combats du Mouvement.

5. Personne engagée permanente, à plein temps et à long terme dans le Mouvement, percevant une indemnité modeste permettant une vie simple. Ces trois catégories définissent les spécificités des engagements dans le Mouvement.

6. 17 octobre : Journée mondiale du refus de la misère. Née de l'initiative de Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, et de plusieurs milliers de personnes de tous milieux qui se sont rassemblées sur le parvis des Droits de l'Homme à Paris en 1987, cette journée est officiellement reconnue par les Nations Unies depuis 1992. Elle est l'occasion de donner la parole aux personnes directement concernées par la pauvreté sur les conditions indignes qu'elles vivent, sur leurs résistances quotidiennes et leurs aspirations. Elle mobilise citoyens, associations et responsables publics partout dans le monde.

7. Lieu d'hôtellerie du Centre international, comportant 80 chambres pour les personnes venues du monde entier afin de participer à des sessions ou des rassemblements.

8. Voir son article en p. 38.

premiers mois. C'était une très bonne première mission. J'arrivais d'un village de 600 habitants, donc je n'étais pas dépaysé. Mais c'était calme, il y avait de la verdure, c'était bien. Les autres en découverte du volontariat étaient rue Bergère à Paris[9], ils me disaient : oh, tu es à la maison de retraite[10] là…

Pendant six mois, on avait des sessions à accueillir pratiquement toutes les semaines, entre 15 et 90 personnes. Tu fais à manger pour tout ce monde-là, puis tu manges avec eux, alliés, militants, volontaires, professionnels, pendant les sessions de croisement des savoirs. En six mois, j'ai rencontré plus de monde que pendant les 24 premières années de ma vie ! Et toutes ces cultures différentes… Tu fais des fêtes, des repas… J'ai adoré ces six premiers mois de transition entre ma campagne et l'entrée dans le volontariat. J'avais l'impression de connaître cent fois plus de choses que les autres jeunes en découverte du volontariat, sur le plan international. Les autres ne connaissaient pas les anciens : Daniel Fayard, Gabrielle Erpicum, Bernadette Cornuau, Gérard Bureau, Xavier Godinot… Pour moi, c'était impensable qu'ils ne connaissent pas les *boss*, les anciens. Moi j'appréciais de les connaître. C'est la base : pour savoir où on va, il faut savoir d'où on vient ! J'ai toujours trouvé intéressant de pouvoir discuter avec ces volontaires-là qui te racontent l'histoire, des anecdotes sur le père Joseph.

Quand tu es jeune volontaire, tu as une manière de parler un peu libre. Les plus anciens racontaient souvent les mêmes histoires, mais au bout d'un moment tu te rends compte que c'est ce qui les a formés. Tu sais assez vite que ce sont des histoires sincères, en vérité, qui aident à avancer quand tu es toi-même ensuite dans des situations similaires. On se transmet, à travers nos histoires avec les familles, des manières de faire attention pour ne pas revivre les mêmes difficultés, pour être vigilant quant aux situations très dures et complexes qui peuvent nous toucher… Il faut parler avec les anciens, qui sont passés par là, et ne pas se dire : bah, c'est bon !

On peut se dire que les anciens chantent toujours la même rengaine, mais leurs histoires te permettent de ne pas t'écrouler le soir dans ton canapé en te disant : qu'est-ce que c'était dur aujourd'hui, je craque psychologiquement ! ■

9. Au cœur de Paris, ancien Centre national du Mouvement ATD Quart Monde France, ayant déménagé à Montreuil en 2014.

10. Allusion au fait qu'à Méry-sur-Oise vivent également des volontaires permanents plus âgés, à la retraite.

Une vie partagée avec les plus pauvres

Originaire de Cuzco, le « nombril du monde » andin, au Pérou, **Édith Saire** est volontaire permanente d'ATD Quart Monde depuis une dizaine d'années.

Retour sur un parcours d'engagement haut en couleur.

(Texte publié dans une première version sur le site https://www.atd-quartmonde.org/un-chemin-concret-avec-les-plus-pauvres le 30 septembre 2020.)

Baignée depuis son enfance dans la foi catholique, Édith souhaitait devenir religieuse. À 19 ans, elle rencontre la congrégation des « Sœurs de la Divine Providence de Créhen », liée à la théologie de la libération[1]. Cependant, quatre ans après, la congrégation ferme ses portes, les sœurs étant déjà très âgées. Édith se dirige alors vers des études d'informatique, mais son attrait pour le monde social reste, quant à lui, entier.

« *S'imprégner de la vie des plus pauvres* »

Une fois diplômée, une amie lui propose d'enseigner l'informatique à des enfants et des jeunes dans la ville de Cuyo Grande, située à environ une heure de sa ville natale : « *C'était vraiment par hasard, elle ne pouvait plus s'en occuper, alors elle m'a appelée*. » Elle travaille alors en étroite collaboration avec le Mouvement ATD Quart Monde, à l'origine de ce projet. « *Ça a attisé ma curiosité*, dit-elle. *J'ai compris que ce Mouvement luttait pour l'éradication de la misère*. » Édith parle quechua, un atout considérable pour se rapprocher de la population locale : « *ATD Quart Monde créait des groupes de familles, appelés les*

1. La théologie de la libération est un courant de pensée théologique chrétienne venu d'Amérique latine, suivi d'un mouvement sociopolitique, visant à rendre dignité et espoir aux pauvres et aux exclus en les libérant d'intolérables conditions de vie.

'Uyarinakusunchis' en quechua, ce qui veut dire 'Nous nous écoutons'. C'est ce que nous appelons ailleurs les Universités populaires Quart Monde. Les participants parlaient quechua, alors je faisais les traductions et l'interprétation. Le quechua est la langue de mes grands-parents. » Dès lors, la magie opère, Édith ne quitte plus ATD Quart Monde, ce qu'elle y trouve correspond à sa propre quête d'un respect des droits de l'homme qui ne relève pas d'une formule, mais d'un chemin partagé avec les plus malmenés. « *J'ai pu m'imprégner de la vie très difficile des plus pauvres et du travail d'ATD Quart Monde face à ces situations, en particulier en ce qui concerne le changement de regard sur les plus pauvres, basé sur le respect de la dignité humaine. Ça a été révélateur pour moi. Je retrouvais le sens que je voulais donner à ma vie, ce chemin concret aux côtés des plus pauvres.* » Un an après sa rencontre avec ATD Quart Monde, Édith rejoint le volontariat dans son pays.

En 2009, elle rencontre, lors d'un temps de formation, son futur mari, Jonathan, jeune volontaire français. Le couple se voit alors proposer une mission à la maison de vacances familiales de La Bise dans le Jura[2].

Pouvoir se retrouver en famille

La Bise est une maison de vacances familiales où enfants et parents en situation de pauvreté, souvent séparés par décision de justice, peuvent se retrouver dans un endroit agréable et paisible, propice au repos et au partage. Cette nouvelle mission bouleverse Édith :

« *Nous avons accueilli tant de familles, chacune avec sa propre histoire, mais toutes avec ce point commun, celui de la profonde souffrance du placement des enfants. J'ai constaté les ravages occasionnés par cette séparation, une destruction à la fois émotionnelle et physique. C'était réel, les personnes étaient paralysées par cette souffrance ainsi que par l'assistanat et tout le contrôle qui en découle. J'avais entendu dire que la pauvreté et l'extrême pauvreté existaient partout, dans tous les pays du monde, même les plus développés comme la France, le Luxembourg, la Suisse et la Belgique, ces quatre pays dont étaient originaires la plupart des familles que nous avons accueillies à La Bise. Des pays riches qui, malgré leur richesse, n'ont pas réussi à accompagner convenablement les plus pauvres ni à apporter une solution à la misère dans leurs propres frontières. De nombreuses personnes en situation de pauvreté sont soumises à un système d'assistanat et de contrôle qui brise la motivation, l'enthousiasme de l'innovation, l'espoir et les rêves qui aident à se projeter. Qu'est-ce qui permet un équilibre dans la vie d'un être humain ? Comment une personne immobilisée par ce système, par la distanciation et les jugements, pourrait trouver une parole libératrice qui lui permette de prétendre à la construction de son monde ?* »

Tout au long de ces séjours de vacances, de nombreuses activités sont mises en place : des sorties, des baignades au lac, aux cascades, des visites de grotte, des activités manuelles et artis-

2. Voir également https://www.atd-quartmonde.fr/la-maison-de-vacances-familiales-de-la-bise-fait-peau-neuve/

tiques, du théâtre, la confection d'albums photos, etc. À travers ces activités, Édith découvre que certaines personnes ont beaucoup de difficultés : *« Surtout en ce qui concerne la coordination de la motricité fine. Ça ampute aussi leur créativité. Je me demandais… 'Mais qu'est-ce qui s'est passé ?!', ça m'a beaucoup affectée. On faisait aussi un temps d'ateliers de massages, ça aidait à créer une confiance réciproque et à ouvrir le dialogue. Les gens adoraient ça. Petit à petit, les personnes s'ouvraient. »*

« Je me souviens du visage de chaque personne à son arrivée. On y voyait surtout de la fatigue, de la tristesse, de l'amertume et le manque de confiance. Et par contraste, je me souviens de leur visage lorsque les gens repartaient. Il y avait une transformation surprenante : le sourire, les yeux qui brillent, la beauté propre à chaque enfant et à chaque parent, la joie qui refaisaient surface. »

Un engagement familial à Cuyo Grande

À la suite de cette mission dans les montagnes françaises, le couple, maintenant accompagné de trois jeunes enfants, s'envole vers les montagnes péruviennes où Édith a fait ses premiers pas de volontaire : retour à Cuyo Grande, au Pérou[3].

Même si elle est de la région, elle décrit une expérience sans précédent au regard des différences entre le milieu urbain et le milieu rural péruvien : *« Je me suis rendu compte que j'étais une étrangère à Cuyo Grande. »* Parmi ses découvertes : *« J'ai compris que la Pachamama (la terre mère) avait une valeur profonde. Elle nous alimente et nous donne la vie. Nous pouvons la cultiver et tout au long de notre vie, elle demeure généreuse. J'ai été surprise de la ténacité des femmes qui dédiaient leur vie au travail de la terre, mais surtout de leur capacité à se projeter, à s'organiser et à rêver. La vie n'est pas facile pour les personnes les plus pauvres à la campagne, survivre est une lutte quotidienne. Beaucoup n'ont pas de terre à cultiver, c'est pour ça qu'elles offrent leur force de travail à d'autres. Elles ont des emplois très durs en échange d'un petit salaire, ou d'une assiette de nourriture.*

Quelque chose qui m'a beaucoup impressionnée, ce sont les assemblées communales où les intérêts de la communauté sont discutés de manière démocratique. Ces assemblées donnent le rythme de la vie communautaire. La voix des membres de la commune doit être entendue, respectée et exécutée par les autorités communales. »

Comme tous les habitants, Édith et Jonathan ont dû participer aux assemblées communales, mais aussi aux travaux communautaires (réparation d'un pont, d'une route, etc.), aux récoltes dans les champs, aux constructions. Ils ont également progressivement pris part aux événements de la vie des habitants, les enterrements, les mariages, les fêtes, tout ce qui fait la vie de la commune.

Parmi ces moments partagés, Édith garde fortement en elle ces temps de cuisine collective dans le cadre des repas scolaires. En effet, à l'école de Cuyo Grande, il n'y a pas de cantine à proprement parler : tous les jours, ce sont des parents qui s'occupent à

3. ATD Quart Monde a commencé son action au Pérou en 1987. L'Association est née en 1991. Le Mouvement est présent à Lima, à Vista Alegre (district de San Martin de Porres, à la Vizcachera (district de San Antonio, Province de Huarochiri), à Cusco à Villa el Sol, dans la communauté Moisés Barreda (district de San Sebastián) et dans la communauté rurale de Cuyo Grande (district de Pisac). Il anime des bibliothèques de rue et des champs, des groupes Tapori avec les enfants, les festivals des savoirs partagés, les Uyarinakusunchis : espaces de réflexion et de prise de parole, des activités culturelles en famille, l'accompagnement dans l'accès aux droits ; à Lima, l'équipe rejoint de nouvelles familles en situation de grande pauvreté, et crée des liens avec des partenaires et les autorités gouvernementales.

tour de rôle de fournir une partie des aliments et de cuisiner pour les quelque 250 enfants de l'école (de la maternelle au lycée) : *« Avec trois enfants dans différentes classes, notre tour revenait vite.* » En réalité, ce sont d'habitude les femmes qui s'occupent de cette tâche, jusqu'à ce que Jonathan s'y mette. Dès lors, d'autres hommes se sont peu à peu joints à lui. Pour Édith, chaque moment auprès d'autres parents sont autant d'opportunités de mieux connaître les habitants.

« Ces longues conversations partagées avec chaque femme, de qui je conserve de véritables leçons de vie. Je connaissais leur façon de s'organiser, leur travail, leur état de santé, leurs peines, leurs rêves, leurs espoirs, leurs fragilités et leurs forces. »

En parallèle, Édith et Jonathan ont développé les bibliothèques de rue ou plutôt, les *« bibliothèques des champs »* comme ils les appellent : « *Là-bas, c'est la pleine montagne, il n'y a pas vraiment de rue, alors on a préféré dire bibliothèque des champs.* » Cette action a elle aussi permis de renforcer les liens avec les enfants et leurs familles, en particulier avec les personnes les plus défavorisées de la commune. Dans ces cas-là, l'engagement familial prend tout son sens :

« Nos enfants nous ont ouvert beaucoup de portes pour nous intégrer et gagner la confiance des habitants de Cuyo Grande. Cette vie partagée avec les habitants nous a beaucoup enrichis humainement et en tant que famille. »

Au Centre international en France

En 2020, une grande épreuve touche la famille : Jonathan doit être rapatrié d'urgence en France à cause d'une difficulté de santé délicate. Ils arrivent au Centre international d'ATD Quart Monde[4] en banlieue parisienne, en attendant une intervention chirurgicale. Heureusement remise de ce souci, Édith est investie d'une nouvelle responsabilité. Là, elle se sent au coeur du « moteur » du Mouvement par la dimension internationale des équipes qui y travaillent. Celles-ci assurent un soutien quotidien aux membres qui sont engagés partout dans le monde, au niveau de la réflexion et de la mise en œuvre des projets.

La nouvelle équipe de travail d'Édith est chargée d'assurer un « arrière-pays » pour tous ceux et toutes celles qui passent au Centre international : par l'accueil lors de leur arrivée ou de leur départ des volontaires qui changent de mission, la conservation de la mémoire de la vie des plus pauvres[5], l'accueil des délégués lors des rencontres internationales, le souci permanent de l'entretien des espaces d'accueil, etc.

« Permettre une ambiance fraternelle entre les volontaires qui vivent et travaillent dans le Centre international est également essentiel. C'est une mission de partage de vie. Pour une volontaire permanente péruvienne comme moi, c'est une expérience qui m'incite à la communication, à apprendre d'autres langues, et me permet de dépasser mes limites culturelles. Et le plus important, c'est que je peux m'y entraîner dans la bienveillance. » ■

4. Le Centre international du Mouvement ATD Quart Monde se repartit sur trois sites : Méry-sur-Oise, Pierrelaye et Baillet-en-France, dans le Val-d'Oise.

5. Depuis 50 ans, ATD Quart Monde rassemble un patrimoine exceptionnel au Centre international d'archive et de recherche Joseph Wresinski (CIJW), installé à Baillet-en-France, Val-d'Oise. Plus de 3 millions de photos, 10 mille heures d'enregistrement audio et vidéo, des écrits, des tableaux et d'autres objets pour garder la mémoire de la vie et du courage des personnes très pauvres de tous les continents. Voir https://www.joseph-wresinski.org/fr/centre-joseph-wresinski/

Rémunération alternative ?

Vanessa Joos-Malfait a rejoint le volontariat d'ATD Quart Monde en 1996. Cet engagement l'a conduite avec sa famille en Haïti, aux Pays-Bas et aux Philippines. Elle est actuellement en Belgique, et assume des responsabilités dans le champ de l'accueil, de l'accompagnement et de la formation des personnes qui souhaitent rejoindre le volontariat, en Belgique et dans les autres pays d'Europe.

L'auteure est ici interrogée sur les nouvelles voies expérimentées par le mouvement ATD Quart Monde dans le domaine de la rémunération des volontaires permanents.

(Article paru dans le magazine *Knack*, Belgique/Flandre, le 20/08/2023.)

Pourquoi me lever à six heures du matin en semaine alors que j'habite littéralement à côté de mon lieu de travail ?... J'aime avoir du temps le matin : pour le petit déjeuner avec notre plus jeune fils, l'exercice matinal et l'écoute des nouvelles à la radio. À partir des grandes questions sociales et des petits faits divers, j'aborde les défis quotidiens du mouvement de lutte contre la pauvreté que je défends depuis des années.

Les échos décevants des medias

Les réformes fiscales sur la table des négociations fédérales retiennent actuellement mon attention. Il y a presque trois ans, j'ai travaillé avec un groupe de membres d'ATD Quart Monde – certains ayant une expérience directe de la pauvreté, d'autres non – à une consultation sur la fiscalité équitable, coordonnée par le Service interfédéral de lutte contre la pauvreté. Les nouvelles de la rue de la Loi[1] me déçoivent. Le volumineux rapport de notre réflexion sur la solidarité a-t-il si peu pénétré les milieux politiques ? La grande majorité de notre population est-elle vraiment heureuse dans le système actuel de « salaire à hauteur du travail »?

Ceux qui, comme moi, sont actifs dans le « secteur social » et veulent garder le moral ont tout intérêt à chercher d'autres sources d'information que les journaux quotidiens. Ils y trouveront des signes d'espoir qui montrent qu'il existe des contre-courants qui testent de nouvelles voies avec courage et détermination. Certains artistes contournent la précarité de leur métier en mettant en

1. Dans les médias belges, « rue de la Loi » est souvent employé pour désigner le Parlement, le siège du gouvernement ou le Gouvernement tout court, et « 16, rue de la Loi » pour désigner le Conseil des ministres ou le Premier ministre, à l'instar de Downing Street en Angleterre.

commun leurs revenus. Les groupes SEL[2] et autres créent de la valeur en dehors du système monétaire conventionnel. Nous connaissons des hommes politiques qui plafonnent leur propre salaire parce qu'ils considèrent qu'il est « suffisant ». Dans notre réseau, des jeunes expérimentent dans leurs petites entreprises un système de rémunération alternatif qui tient compte des besoins spécifiques des travailleurs.

Un moyen de subsistance responsable et novateur

ATD Quart Monde s'est lancé depuis les années 1960-1970 dans une aventure apparemment risquée qui séduit encore aujourd'hui des jeunes du monde entier. Lorsque les premiers volontaires qui ont rejoint le fondateur Joseph Wresinski en France ont voulu rester, ils ont cherché un moyen de subsistance responsable : suffisamment proche des personnes en situation de pauvreté avec lesquelles ils voulaient s'organiser dans la durée, économe par rapport aux dons et le plus égalitaire possible. Ils se sont appelés « volontaires » et se sont constitués en association. Ils ont délibéré sur ce qui leur semblait être une rémunération appropriée et des garanties de base. Chacun a signé un contrat de travail avec ATD. Le salaire officiel de chacun (le salaire minimum légal du pays ou les échelles supérieures obligatoires des postes subventionnés) a été déposé dans un fonds de volontariat. Ce qui restait après que chacun ait reçu les provisions de base convenues servait de fonds de solidarité : par exemple, pour les besoins imprévus des volontaires ou pour pouvoir employer des volontaires même indépendamment des subventions.

Ce système de rémunération alternatif a résisté à l'épreuve du temps, avec évidemment les ajustements nécessaires aux évolutions sociétales et à l'internationalisation de notre mouvement. Les principes de base sont restés les mêmes pour les volontaires qui se retrouvent aujourd'hui au nombre de plus ou moins 350 personnes : vivre sobrement et solidairement, mais pas pauvrement ; ne pas faire dépendre la rémunération du diplôme, de l'expérience, du poste, de la responsabilité ou de la performance comme c'est le cas habituellement ; valoriser l'engagement de chacun avec son potentiel ; tenir compte de la situation, de la force et des besoins de chacun ; et tirer des sécurités et de la motivation du sens de nos activités et de la solidité de nos relations. Nous sommes convaincus qu'il y a assez pour tout le monde si nous partageons.

Donc davantage de ressources pour les moins bien lotis et pas de salaire à hauteur du travail. Il peut être considéré juste qu'une personne qui travaille plus d'heures et assume plus de responsabilités gagne la même chose ou moins que son collègue qui n'a pas eu de tirelire en grandissant et dont la famille a par exemple besoin d'un soutien financier ou d'autres formes d'aide.

Ce choix radical mais libre de ceux qui rejoignent le volontariat rejaillit aussi sur les employés permanents et les bénévoles d'ATD Quart Monde : des alliés militants qui « déplacent des montagnes » gracieusement et des employés permanents qui

2. Un système d'échange local (ou SEL) est une association où les membres mettent certains biens, connaissances ou savoir-faire au service des autres.

choisissent consciemment cette organisation, même s'ils perdent une partie de leur salaire par rapport à ce qui se fait ailleurs dans le secteur. Pour beaucoup de donateurs, cette éthique financière est une valeur ajoutée pour soutenir nos actions.

La recherche d'un sens à ma vie

On me demande régulièrement ce qui m'a poussée à m'engager dans quelque chose d'aussi contraignant. À 22 ans, je cherchais un sens à ma vie, quelque chose qui corresponde à mes idéaux et à mon inspiration chrétienne. L'un des récits bibliques qui m'a émue et fait réfléchir depuis l'enfance est celui du Fils prodigue ou du Père miséricordieux, en particulier le dénouement surprenant de la fête somptueuse organisée par le père pour le fils qui a dilapidé toute sa fortune. Cela m'a encouragé à donner le meilleur de moi-même à ceux qui ne l'ont pas « mérité » selon les critères de la foule : les soi-disant « mauvais pauvres ». Cela m'aide également à surmonter ma jalousie et ma frustration en tant que « bonne fille » dévouée au travail et à être généreuse envers ceux qui contribuent à la communauté d'une manière différente de la mienne.

Je puise certainement aussi ma motivation dans les expériences positives de ma famille sur ce parcours avec des équipes en Haïti, aux Pays-Bas, aux Philippines et maintenant en Belgique. Et de mes compagnons de route qui, soit dit en passant, sont d'horizons divers en termes de philosophie, de religion, d'idéologie ou de contexte socioculturel, et d'âge. Notre démarche résonne d'autant plus fort que nous faisons librement le même choix de sobriété et de solidarité salariale. C'est un cri d'alarme à plusieurs voix contre la richesse déshumanisante et un appel à repenser des pratiques nauséabondes. C'est une expérimentation comme alternative à une société qui encourage la consommation et l'accumulation individuelle, avec pour conséquence l'exploitation des personnes et des ressources naturelles de la planète. C'est une tentative de réaliser à petite échelle ce dont nous rêvons pour la société dans son ensemble. Nous espérons ainsi créer une réflexion et un changement à grande échelle avec d'autres collectifs, jusqu'à ce que chacun ait accès à un revenu décent et à une vie digne. ■

L'égalité dans l'engagement auprès des plus pauvres

Libanaise, **Maya Aoun** a été engagée auprès des enfants, des jeunes et des familles en situation de pauvreté durant des années. De 2017 à 2019, elle travaillait à l'association Beitouna à Beyrouth, et en même temps au Bureau social Insan, association de défense des droits humains au Liban, surtout auprès des familles syriennes réfugiées. En 2019, elle devient volontaire permanente d'ATD Quart Monde et depuis janvier 2023, elle est engagée auprès des militants du Mouvement à Montréal.

Liban, France, Canada : selon que les volontaires sont originaires de l'un ou l'autre pays, ont-ils la même liberté pour s'engager dans un Mouvement international ? Au fil de ses différentes missions, la pauvreté dans son propre pays continue à préoccuper l'auteure.

Révision et correction du texte en français par Christine Jutras-Tarakdjian.

En 2010, c'était le premier camp de vacances d'été pour moi avec les familles de Beitouna[1]. Ce camp a été le point de départ d'importants changements dans ma vie, en commençant par l'évolution des idées que j'avais entretenues jusqu'à cette date.

À ce moment, mon chemin de vie m'a amenée à changer ma compréhension par rapport à la façon d'offrir mon aide et mes actes de charité. J'ai découvert la meilleure manière d'agir en cheminant avec les familles et les personnes en situation de pauvreté. Cet état d'esprit m'a permis de mieux connaître ces personnes. Cela a modifié la perception que j'avais d'elles. J'ai réalisé qu'elles ne sont pas uniquement des personnes dans le besoin, mais qu'elles ont une vie et un rôle important dans la société : elles réfléchissent, elles ont des idées, des talents, des droits et des devoirs.

Quand j'ai participé à ce camp, c'était pour aider à la cuisine. J'étais responsable des produits alimentaires et de la confection des mets. Je pensais que j'étais là pour donner parce que ces personnes étaient dans le besoin. Cependant, la position de sœur Thérèse[2], la responsable de l'époque, était totalement différente. *« Il ne faut*

1. L'association Beitouna – qui signifie « notre maison » – est implantée dans un quartier de Beyrouth à visages multiples, le quartier Nabaa. L'éthique développée dans les actions menées par Beitouna est le respect de chaque personne indépendamment de sa situation et de ses convictions, et la solidarité en donnant priorité aux personnes les plus défavorisées.

2. Membre de la communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie et alliée du Mouvement ATD Quart Monde, Thérèse Ricard a passé la plus grande partie de sa vie dans des pays du Moyen-Orient, et en particulier au Liban. Elle a cofondé en 1999 l'association Beitouna. En 2017, Thérèse Ricard a passé la relève, tout en restant attachée à ses membres. Elle a écrit l'histoire de la création de Beitouna dans un ouvrage : *Tout est né d'une vie partagée*, Éd. Quart Monde, 2017.

pas donner tout ce que les gens demandent. Au contraire il faut les accompagner et leur fournir les outils nécessaires pour qu'ils puissent gérer eux-mêmes leur vie. » J'ai appris d'elle que « *tous les humains sont égaux dans la dignité, peu importe leurs conditions de vie* » et que « *toute personne qui offre un acte de charité n'a pas le droit de se sentir supérieure à la personne qui vit dans la misère.* »

« *J'ai beaucoup appris à Beitouna au Liban…* »

En 2017, j'ai pris le relais de Sœur Thérèse au centre Beitouna. J'ai vécu pendant cinq ans avec les familles qui avaient marqué ma vie en 2010. Tout au long de ces années, j'ai côtoyé des familles en situation de pauvreté : des familles que je connaissais déjà et des nouvelles. J'ai beaucoup appris d'elles, de leurs vies et de leur quotidien. Elles m'ont appris ce que signifie marcher avec elles chaque jour. Elles m'ont aussi appris ce qu'elles vivent.

Par exemple, je suis allée visiter une maman et ses deux filles. L'une avait 2 ans et l'autre était âgée de quelques mois. On s'est rencontrées dans la rue et je suis allée avec elle jusqu'à la pharmacie. Pour l'aider, j'ai pris la plus jeune. Quant à elle, la maman tenait sa fille de 2 ans par la main. La rue où elle habitait était pleine de gens. Comme ses habits étaient vieux et sales, j'ai vu comment les gens la regardaient. Leur regard était plein de jugement, surtout en constatant sa situation familiale. Accompagner des personnes en situation de pauvreté, c'est aussi accepter de faire face à ce genre de situation. De marcher avec ces personnes, c'est s'opposer à l'humiliation et au manque de respect envers elles. On marche pour changer ces comportements. Cet exemple m'a fait réaliser encore davantage que chaque personne a sa place dans la société tout en tenant compte des valeurs qui lui sont propres, de ses talents et de sa dignité. Mon engagement à Beitouna m'a permis de rencontrer des volontaires d'ATD, de créer des liens et de me familiariser avec l'esprit du Mouvement. Alors, j'ai décidé de m'engager dans le volontariat pour ces valeurs qui me rejoignent. Ces valeurs m'interpellent parce que je n'en ai pas connu de pareilles dans d'autres associations. Parmi les associations pour lesquelles j'ai travaillé dans le passé, les personnes étaient considérées comme des nombres et des bénéficiaires. En effet, les donateurs regardent les chiffres, mais ils ne regardent pas les personnes et leurs situations.

Puis au Québec…

En 2023, je suis arrivée au Québec. C'est en arrivant à Montréal que j'ai commencé à découvrir ce pays. Cette ville est tellement différente d'où je viens : la culture, la langue, et surtout, la société me paraît beaucoup plus individualiste. Avec ATD au Canada, je constate les différences entre la pauvreté vécue au Canada et celle qui est vécue au Liban.

J'ai commencé à chercher la meilleure façon de m'approcher des personnes en situation de pauvreté. L'une de mes idées était

d'aller dans une banque alimentaire. À cet endroit, j'ai découvert que malgré le fait que le Canada est un pays plus riche que le mien, il y a tant de personnes qui manquent de nourriture. Je n'ai pas pu accompagner et connaître ces personnes parce que les gens venaient chercher leurs vivres et repartaient aussitôt. De nouveau, je me suis retrouvée dans le même genre de situation que celles que j'avais déjà vécues au Liban avant d'être à Beitouna. Or, je ne voulais plus revivre cela.

Néanmoins, j'ai pu reconnaître de petits gestes de solidarité dans cette banque alimentaire. Entre autres, j'ai vu une maman qui était venue chercher ses affaires de la banque alimentaire en voiture. Au même moment, il y avait un jeune homme qui peinait à porter ses propres affaires, tellement c'était lourd. Il essayait de marcher avec tout cela pour se rendre chez lui. En voyant la dame dans sa voiture prendre la même rue que le jeune homme, je me disais : *« Elle va s'arrêter. Elle va s'arrêter ! »* C'est ce qui est arrivé. Elle s'est arrêtée et lui a proposé de monter avec elle.

Pour ma part, je trouve qu'ici comme au Liban, les personnes dans la pauvreté ne sont pas uniquement des personnes dans le besoin. Elles ont aussi une vie et un rôle important dans la société : elles réfléchissent, elles ont des idées, des talents, des droits et des devoirs.

Les volontaires de différents pays sont-ils égaux ?

En tant que volontaire, il est prévu que je change de mission. Après un moment à Beyrouth, je devais me préparer pour faire une formation de quelques temps en France. Pour commencer, j'ai reçu le visa de touriste, ce qui n'a pas été une démarche facile. Ensuite, pour le visa de long séjour, je n'ai pas été acceptée parce qu'il me manquait un document exigé dans la liste. Je n'ai jamais reçu mon visa malgré la venue d'un membre de la Délégation générale d'ATD au Liban, lequel s'est présenté au Consulat français. Même les efforts du Mouvement pour faciliter les choses entre les deux pays n'ont pas porté fruit.

Alors, il a fallu que je change de destination. Avec le peu que je connaissais et que j'ai découvert à travers le Mouvement, j'ai constaté qu'il y existait une différence de possibilités entre les volontaires selon leur passeport. Cela est attribuable à la différence entre les pays, comme la difficulté d'obtenir un visa d'entrée dans un pays ou un autre et tous les efforts qu'il faut faire pour recevoir cette permission. Le Mouvement fait beaucoup d'efforts pour que tous soient égaux et puissent recevoir les mêmes possibilités.

Pour moi, le volontariat est un style de vie, ce n'est pas seulement un travail avec description de tâches. « Marcher avec les gens », ce n'est ni un travail encadré ni un travail précis. C'est une vie où, chaque jour, on est invité à donner et à apprendre des personnes avec qui l'on vit.

Si je me fie à mon expérience, il me semble nécessaire d'être libre pour vivre ce cheminement. Comment rester libre malgré les défis et ne pas tomber dans le piège de choisir le volontariat

comme si c'était un travail ? Ce qui me paraît essentiel pour vivre cette liberté, c'est de pouvoir trouver un espace où je peux exprimer mes idées, mes réflexions et mes points de vue par rapport à n'importe quel sujet dans le Mouvement et dans l'action, tout en respectant les idées des autres.

Comme ATD est un mouvement international, les volontaires sont différents selon leur culture et leur pays d'origine, ce qui fait qu'on n'est pas nécessairement « égaux ». Nous ne voyons pas les choses de la même façon, et ce, même si nous menons le même combat. En ce sens, ma préoccupation est la suivante : comme il y a cette influence et qu'on œuvre dans un Mouvement où la valeur d'égalité entre les membres du Mouvement est primordiale, comment avancer et réfléchir ensemble aux défis et aux engagements que nos pays nous imposent ?

La liberté de l'engagement dans le Mouvement en tant que volontaire est une nécessité. Comment garder cette liberté ? Est-ce une difficulté que j'ai en tant que Libanaise ? Car au Liban, je n'ai pas tous mes droits garantis. Par exemple, le droit d'être hospitalisée et soignée ou le droit à la retraite ne sont pas toujours acquis. Cette réalité me pousse à réfléchir à mon avenir et pourrait me contraindre à choisir le volontariat comme un travail pour assurer ma vie, mais qui aurait pour effet de diminuer ma liberté telle que je la perçois.

Pour mieux illustrer ma réflexion, prenons l'exemple d'un volontaire canadien qui sait qu'il va avoir droit à une retraite à la fin de son temps de travail (à ATD ou en dehors) et à une assurance maladie. Il a donc une liberté plus grande que la mienne.

Voici un autre exemple : je pourrais être très convaincue et rester 10 ans dans le volontariat. Si je parviens à mes 46 ans ou 50 ans et que je rentre au Liban, même avec un diplôme, personne ne va m'embaucher à cet âge-là. C'est une problématique majeure dans mon pays. Je sais que l'assurance chômage existe au Canada, mais ce n'est pas le cas dans mon pays.

Toutes ces réalités font que je suis limitée et que je ne suis pas libre. Je n'ai pas la même marge de manœuvre que les Canadiens. Pour un engagement de 5 ans, cela peut encore aller. Je pourrais commencer quelque chose d'autre, mais plus tard, cela constituerait un problème si je choisissais volontairement de quitter mon engagement, même si j'ai de l'expérience de travail dans d'autres domaines. Il y a un effort à faire dans le Mouvement dans ce sens afin que les volontaires expérimentent moins d'inégalités entre eux et dans leur engagement. Comment travailler cette réflexion ? La question demeure ouverte. Les volontaires de tous les pays devraient avoir l'opportunité de s'engager en toute liberté.

Transmettre l'esprit d'ATD à mon pays

Ces jours-ci, je me sens tiraillée entre mon désir d'être volontaire à l'international avec ATD et mon souci envers le peuple de mon pays natal, le Liban, qui vit dans de mauvaises conditions sociales et économiques. Je sais qu'il y a beaucoup d'associations

au Liban qui travaillent dans le domaine social, et j'ai eu la chance d'être en contact avec plusieurs d'entre elles. Cependant, ce qui manque chez elles, c'est la capacité de percevoir les personnes vivant dans la misère comme des êtres humains dignes de respect et des individus qui peuvent nous apprendre la résilience et la joie de vivre dans la simplicité. Par ailleurs, ces associations ne comprennent pas toujours que la valeur de chacun se révèle à partir de qu'il est et non pas de ce qu'il possède. J'aimerais bien transmettre cet esprit dans lequel j'évolue avec ATD à mon pays, le Liban, et trouver une ouverture dans le monde arabe. Au Moyen-Orient, il y a une grande population qui vit dans la misère. Ainsi ATD pourrait aller encore plus loin dans sa mission de combattre la misère partout dans le monde. ■

Une question de convictions

De nationalité burkinabè, né dans un village de Côte d'Ivoire, **Marcel Yameogo** est titulaire d'un master 2 en Droit de l'Ingénierie financière et fiscale à l'Université Dakar-Bourguiba à Dakar (Sénégal). Il a rejoint le Mouvement ATD Quart Monde comme bénévole lorsqu'il était étudiant en 2016. En 2018, il s'est engagé comme volontaire permanent, à Dakar jusqu'en 2019, avant de rejoindre en janvier 2020 l'équipe de la Cour aux cent métiers à Ouagadougou (Burkina Faso).

Un engagement qui s'enracine dans la fidélité aux rêves d'enfance et la volonté d'être utile aux côtés des plus pauvres, sans éluder les questions jalonnant le parcours.

Lorsque j'étais étudiant à Dakar, arrivé en master 2, mes cours se déroulaient les après-midi. Il m'a fallu chercher un petit boulot pour m'occuper. C'est ainsi que j'ai pu avoir un travail comme conseiller commercial pour le compte d'une entreprise de téléphonie mobile basée en Côte d'Ivoire dont le service clientèle était géré à partir de Dakar.

Réaliser mon rêve d'enfance

Un jour, au cours de mes balades dans le quartier dans lequel est situé le siège régional du Mouvement, je suis tombé sur la plaque d'ATD Quart Monde fixée devant l'entrée. Tout de suite j'ai été frappé par la curiosité de savoir le contenu de ce qui se faisait dans la structure. Je suis allé consulter le site indiqué. Lorsque j'ai découvert les actions d'ATD à travers le site, j'ai tout de suite compris que je pouvais réaliser mon rêve d'enfance, c'est-à-dire celui d'être utile à ma communauté, en donnant mon temps à ceux qui en ont besoin, car c'est dans ces valeurs que j'ai été éduqué. Étant né dans une famille élargie, très jeune j'ai compris l'importance de grandir entre enfants, de la solidarité et de l'entraide autour de soi, pour permettre à chaque enfant d'avoir les mêmes chances.

J'ai vu les actions du Mouvement plus tard, j'ai vu que c'est l'expertise de vie qui m'intéressait à chaque fois que je parcourais le site. Donc j'ai essayé d'adapter mes horaires de conseiller clientèle aux activités de la bibliothèque de rue qui s'animait les mercredis après-midis.

C'est pour cela que je me suis engagé à ATD Quart Monde en 2016 comme bénévole, et ensuite depuis 2018 comme volontaire permanent de l'équipe d'action, pour mieux accompagner les per-

sonnes et familles vivant les situations d'extrême pauvreté.

Le Mouvement international ATD Quart Monde est engagé avec les personnes et familles vivant dans la pauvreté ; je me suis impliqué plus particulièrement dans les actions avec les enfants : les activités culturelles à partir du livre, la bibliothèque de rue pour créer une solidarité, une amitié et une entraide entre les enfants de divers milieux, pour donner une chance aux enfants qui n'ont pas eu celle d'aller à l'école ; mais aussi dans les rencontres thématiques menées dans les quartiers périphériques (Grand Yoff ; Sam Sam) à Dakar.

« *Il n'est de personne sans valeur* »

Cette expérience acquise à Dakar auprès des enfants m'a conduit au Burkina Faso en 2020, notamment à la Cour aux cent métiers[1] ou j'ai été confronté à une autre réalité, à savoir celle de la situation des enfants et jeunes vivant et travaillant dans la rue, ainsi que celle des familles vivant la grande pauvreté. Très marqué par cette réalité, j'ai continué mon engagement dans les actions avec ces personnes vivant et travaillant dans la rue de Ouagadougou et les familles, autour des thématiques de partage d'expériences pour se donner du courage et de la force.

Par la même occasion, je soutiens aussi des équipes de bénévoles agissant dans des villages au centre du pays, dans le Ganzourgou. Cet engagement auprès des enfants m'apprend très vite que la question de la protection des droits de l'enfant reste une question pertinente, qu'il faut approfondir dans notre communauté si nous voulons une société juste, si nous voulons mettre fin à la pauvreté. L'éducation et le bien-être sont des atouts importants pour garantir leur avenir. Mais à cause de la pauvreté, de l'injustice sociale, pour beaucoup d'enfants l'avenir est menacé. Les parents sont impuissants seuls à réaliser le rêve de donner une autre vie que la leur à leur enfant. Par ailleurs, du point de vue de nos traditions, certaines pratiques constituent des entraves aux droits de l'enfant.

L'engagement d'ATD Quart Monde s'inscrit dans la durée. Cette possibilité de prendre pleinement des responsabilités dans les actions en direction des enfants et des familles vivant dans la pauvreté a beaucoup impacté mon engagement et m'a permis de développer mes connaissances de la réalité de la pauvreté et de booster la mise en œuvre des principes d'action visant à la participation des enfants, jeunes et adultes, habituellement tenus à l'écart des espaces de débat et de rencontres.

Je m'engage également parce que nous accordons la priorité aux plus démunis, nous choisissons de nous tenir à leurs côtés et de nous engager pour que la dignité en action devienne le ferment de notre société. Comme disait un militant de chez nous : *« Il n'est de personne sans valeur. »*

J'ai rejoint également le Mouvement afin de contribuer au combat de la lutte contre l'extrême pauvreté, ainsi que pour contribuer à la construction d'une société plus juste et meilleure, où chacun trouvera sa place.

1. Depuis les années 1980, une équipe d'ATD Quart Monde va à la rencontre des enfants qui vivent dans les rues de Ouagadougou. En 1984 elle ouvre la Cour aux cent métiers, projet qui a pour ambition de permettre à ces enfants et jeunes de s'initier à des métiers à travers des rencontres constructives avec des adultes, et de renouer des liens familiaux afin d'être à même d'assumer leurs responsabilités dans la société. Voir également https://www.atd-quartmonde.org/ou-sommes-nous/afrique/burkina-faso/

Un engagement par conviction et détermination

L'engagement étant une conviction personnelle, pour ma part je suis convaincu que pour avoir un idéal où il fera beau vivre pour tous, nous devrions nous unir comme une seule personne pour mener le combat contre la misère. Rompre la persistance de la pauvreté passe en effet par la protection effective des droits des enfants. Car tout enfant grandissant dans la réalité de la pauvreté a trop de risques de continuer à vivre dans ces conditions à l'âge adulte et de voir ses enfants naître dans la pauvreté. Mes convictions reposent sur la vision du monde où chaque individu mérite la dignité, la sécurité sociale et l'égalité des chances, comme le souhaitait le père Joseph Wresinski. Il me semble inacceptable que certaines personnes soient privées de conditions de vie décentes, de l'accès à l'éducation et aux soins de santé de base, de protection sociale. En m'engageant dans le volontariat, c'est pour moi une manière de vivre et partager l'amour, la solidarité avec ceux et celles qui en ont le plus besoin. C'est aussi pour moi l'occasion de mener le combat contre les inégalités avec ceux et celles qui en sont victimes, sans relâche jusqu'à ce que la dignité de chacun soit respectée.

« La misère est l'œuvre de l'homme et seul l'homme peut la détruire. » Ma motivation est renouvelée chaque jour à travers le courage de familles. Je considère les familles comme mon école et je peux dire qu'elles sont mes maîtres. Comme nous le disons souvent : *« Même dans la misère, un homme a des idées. »* Les familles sont en situation de pauvreté mais elles aiment quand nous les visitons. Cela leur redonne le sourire malgré leur situation difficile, l'espoir d'avoir un demain meilleur. Pour moi, l'engagement dans le volontariat est une question de conviction, une question de détermination. Ce n'est pas un fait du hasard, c'est un choix qui se fait en toute conscience, qui transforme et pousse au quotidien à l'innovation avec les familles. Ne pas rester dans une routine fait en sorte que nous apprenons davantage des familles et cela renforce notre engagement.

Un engagement non dénué de questionnements

Malgré ces convictions, le choix de volontariat ne se vit pas sans interrogations.

Je me suis souvent demandé quelle serait la meilleure approche pour éradiquer la pauvreté avec toutes ses formes et racines profondes. Comment créer des solutions durables avec les familles afin qu'elles soient véritablement déchaînées de la misère ? De nos jours, est-ce que nous sommes sur le chemin que le père Joseph nous a légué, un volontariat qui repose sur la souffrance des familles, et non sur nos propres intérêts ?

Est-ce qu'avec nos limites, nous arrivons à soutenir et répondre aux attentes réelles des familles ? Comment bâtir des liens durables avec les institutions et partenaires qui porteront avec nous ce combat ? Comment faire face aux questions et souhaits des familles auxquels nous n'avons pas de réponses ? En tant que volontaire,

on est parfois bousculé par des questions personnelles qui nous animent au quotidien. Existe-t-il des espaces, des confidents au sein du Mouvement pour en parler sans avoir honte ou peur d'être jugé ?

Avec l'évolution du monde actuel, plusieurs préoccupations refont surface, à savoir la question du genre. Aujourd'hui, quelle est la position du Mouvement par rapport à cela de façon générale ? On parle de la violence faite aux femmes. Dans nos sociétés, il existe aussi les violences faites aux hommes, sur lesquelles il y a moins de débats. Pourtant les hommes victimes de cette forme de violence subissent une double violence qui peut être par exemple silencieuse et physique. Silencieuse en ce sens que la personne qui subit cette violence – au regard de nos valeurs, cultures, coutumes – ne peut s'exprimer car la société n'offre pas des espaces à cet effet. Et même s'il y a des espaces, cela peut être perçu comme une honte chez l'homme, car il est aussitôt jugé par la société, par des moqueries, ce qui a pour effet que les concernés ont peur d'en parler.

S'engager dans le volontariat ne serait pas seulement une question de conviction, mais aussi des visions avec des atouts qui nous permettront de faire entendre la voix des familles.

Il faudrait créer un espace de partage entre l'ancienne génération et la nouvelle génération dans le volontariat pour se transmettre les valeurs et les nouvelles visions, pour une meilleure gouvernance. La présence à nos côtés des alliés, animés par des idées novatrices, est fondamentale et peut aider à permettre aux familles de s'intégrer activement dans la société. Nous œuvrons ensemble pour construire des sociétés égalitaires qui refusent l'extrême pauvreté.

Certes nous avons des forces, mais nous pouvons aussi relever quelques limites, à savoir un manque d'outils pour les recherches de financement face aux besoins croissants des familles, le manque de ressources financières auquel fait face le Mouvement actuellement, une impuissance à certains moments face aux requêtes des familles dans des situations d'urgence auxquelles nous ne pouvons pas répondre, l'abandon des missions par certains jeunes volontaires censés assurer la relève, etc.

Perpétuer la vision et les valeurs fondamentales

En conclusion, ma décision de m'engager dans le volontariat est ancrée dans des convictions guidées par la vision du père Joseph Wresinski. Chaque être humain, peu importe sa situation, doit pouvoir vivre dans un monde où il fait bon vivre pour tous. Pour rester dans cette vision du père Joseph, nous préconisons la création et la mise en place des outils de formation pour toute nouvelle personne qui souhaiterait rejoindre ou découvrir le Mouvement, avec l'aide des anciens, sous forme de partage d'expériences, afin de perpétuer les valeurs du Mouvement qui se veut proche des familles. Ainsi cette expertise de vie des familles nous guidera : *« Que celui qui croit ne pas savoir apprenne à celui qui croit savoir. »* ■

Un chemin différent

De nationalité philippine, diplômée en secrétariat et informatique, **Allen Yurtas Garciano** a rejoint le volontariat d'ATD Quart Monde à l'âge de 24 ans.

Elle-même artiste, Allen sait que la créativité peut aider chacun à avancer, notamment lorsque la vie est très rude. Attirée par les actions culturelles d'ATD Quart Monde, elle découvre peu à peu les différents projets qui rejoignent et renforcent les combats quotidiens des familles qu'elle rencontre.

(Texte publié sur le site https://www.atd-quartmonde.org/un-chemin-different/ le 4 décembre 2023.)

Depuis son enfance, Allen est une artiste dans l'âme. *« Je m'asseyais et je dessinais. Partout où j'allais, je dessinais… »* Tout le monde disait à Allen qu'elle était douée, elle rêvait d'étudier les beaux-arts. Cependant, en tant qu'aînée de sept enfants, Allen savait qu'elle devait soutenir financièrement ses parents et ses jeunes frères et sœurs, une situation courante aux Philippines. *« Je trouverai un bon travail, et je pratiquerai ma passion pour l'art comme un loisir »*, se rassurait-elle.

Aujourd'hui, Allen utilise souvent l'art dans ses activités quotidiennes : elle est volontaire permanente à ATD Quart Monde. Son parcours personnel en dit long sur la possibilité de s'épanouir personnellement tout en s'engageant pour faire la différence.

Sur un coup de tête

Quand Allen a commencé son stage à ATD Quart Monde fin 2020, elle connaissait mal ce Mouvement. Elle avait rencontré ATD Quart Monde brièvement en Thaïlande lors d'une mission de bénévolat dans un quartier défavorisé de Bangkok. *« Je n'étais pas très au courant de ce que faisait ATD Quart Monde dans ce quartier »*, reconnaît-elle. Mais elle appréciait Claude et Patricia, deux volontaires permanents, et les aida à relire la traduction d'un mini-livre Tapori[1].

Une fois rentrée chez elle, Allen garda le contact avec Patricia, qui l'encouragea à venir rencontrer l'équipe d'ATD Quart Monde à Manille. Allen, timide, hésitait à s'y rendre seule. « *En général, je sors uniquement avec mes amis !* » dit-elle en riant. À ce moment-là, son amie Fab était en stage chez ATD Quart Monde. De plus, pendant la pandémie de Covid, tout, ou presque, était fermé. Allen s'est alors dit que ce serait amusant de faire, elle aussi, un stage. *« C'est toujours intéressant de faire de nouvelles découvertes avec une amie ! »*

1. Édité par Tapori, la branche Enfance d'ATD Quart Monde. Voir https://www.atd-quartmonde.org/nos-actions/penser-agir-ensemble/tapori/

En revanche, la famille d'Allen trouva « très difficile », selon ses propres termes, d'accepter sa décision de continuer à travailler avec ATD Quart Monde. Néanmoins, à sa grande surprise, sa famille finit par la soutenir dans son choix hors normes, ce dont Allen leur est profondément reconnaissante.

« *C'était assez bizarre* »

Au début, le stage ne correspondait pas du tout à ce à quoi elle s'attendait. Allen participait effectivement à des activités avec des personnes vivant dans la pauvreté, mais ATD Quart Monde lui avait surtout demandé d'observer et de tisser des liens avec les gens.

« C'est assez dur, parce que tu veux apporter ton aide concrètement, mais ce qu'on te demande, c'est d'aider en observant et en rencontrant les gens » explique-t-elle. « *Alors, tu t'interroges : qu'est-ce que ça représente pour ATD Quart Monde ? En quoi cela peut-il bien aider les autres ? »*

L'équipe d'ATD Quart Monde expliqua à Allen que tisser des liens avec les gens était essentiel. Elle passa donc du temps avec des « animateurs » ayant vécu dans la pauvreté, qui travaillaient en étroite collaboration avec ATD Quart Monde.

« Mon expérience auprès d'ATD Quart Monde était unique. Je n'avais jamais rien fait de tel auparavant. »

L'art comme moyen d'émancipation

Allen devait découvrir avec joie qu'ATD Quart Monde utilise beaucoup l'art dans ses activités. « *C'était vraiment très intéressant de voir comment ATD Quart Monde valorise l'art comme moyen d'expression de soi* » dit-elle. Pas l'art comme un petit plus accessoire, mais l'art comme un outil efficace et essentiel pour surmonter la pauvreté.

Dans le cadre de l'un de ses premiers projets, Allen a participé à la préparation de la Journée mondiale du refus de la misère (célébrée le 17 octobre) à Manille, par le biais d'activités artistiques. Allen a travaillé avec Ate Gloria, membre de la communauté, sur ce projet surprenant pour elle.

C'est là qu'Allen a réalisé la puissance de ce mode d'action, où l'on ne se sert pas uniquement des mots, mais aussi de la créativité. Pour les personnes en situation de pauvreté, la vie est un combat. La lutte pour la survie ne laisse aucune place à l'art. ATD Quart Monde insiste au contraire sur l'importance de l'art et de la créativité dans la vie.

L'art nourrit la joie, et la créativité est essentielle au développement de chacun

De plus, *« ATD Quart Monde considère l'art comme le moyen pour chacun de s'exprimer et de s'émanciper »*, déclare Allen. Elle apprécie qu'ATD Quart Monde ne tente pas de régler les problèmes des personnes défavorisées à leur place, mais qu'elle leur donne les moyens d'action pour changer et améliorer leur vie. En tant qu'artiste, Allen sait que la créativité peut aider chacun à

avancer, notamment lorsque la vie est si rude.

Allen a également participé aux ateliers de Noël, au Festival des savoirs, aux bibliothèques de rue et aux activités pour les jeunes organisés par ATD Quart Monde. Dans tous ces projets, l'art accompagne l'apprentissage, mais sert aussi à construire la communauté, clé de voûte du travail d'ATD Quart Monde.

Des vies transformées grâce à ATD Quart Monde

Lorsqu'on demande à Allen de quelle manière ATD Quart Monde change la vie des gens, elle répond : « *Dans ce programme, nous n'agissons pas de la même façon pour tout le monde.* » Il n'y a pas une solution unique. ATD Quart Monde préfère proposer un cadre qui permet à chacun de s'émanciper de la pauvreté, à travers des initiatives de personnes.

Pour illustrer son propos, Allen reprend l'histoire d'un jeune homme. Alors qu'il était enfant, sa famille vivait sous un pont à Manille. C'est là qu'il eut l'occasion de fréquenter une bibliothèque de rue installée par ATD Quart Monde. Inspiré par un artiste volontaire dans cette bibliothèque de rue, le jeune garçon se mit à rêver d'étudier dans une école d'art, rêve impossible en raison du coût des études. Après avoir terminé le lycée, il s'engagea dans une troupe de théâtre animée par ATD Quart Monde, où il rencontra des personnes qui financèrent ses études artistiques.

Pour Allen, c'est un exemple d'émancipation. ATD Quart Monde n'a pas résolu les problèmes du jeune homme, ni financé ses études. L'organisation lui a simplement fourni l'opportunité et le réseau relationnel dont bénéficient naturellement les enfants de milieux aisés, au travers de leur famille, école et communauté.

Un apprentissage de vie avec les personnes vivant dans la pauvreté

Allen décrit le courage, la force personnelle et la générosité de celles et ceux qu'elle a rencontrés.

« *Ils risquent leur vie juste pour s'en sortir, chaque jour… et ce n'est pas facile. Vous savez, c'est impressionnant de voir qu'ils ne craignent pas de mettre leur vie en danger, simplement pour rapporter de quoi manger à leur famille. Ils luttent si durement, non seulement sur le plan financier, mais également émotionnel et psychologique (entre autres).*

Ce qui m'a également fortement marquée, c'est leur refus d'admettre que leur santé mentale est affectée. Ils n'ont pas conscience que leur état est la conséquence de leurs conditions de vie. Il est pourtant complètement normal de devoir lutter chaque jour quand vous vivez là où ils vivent.

J'apprends aussi que gagner leur confiance prend beaucoup de temps, et que leur accorder notre confiance revêt une immense signification pour eux. Ils peuvent même devenir des leaders, et c'est un chemin sur lequel vous pouvez les accompagner si vous leur faites confiance et que vous les soutenez. »

Le double rôle d'un·e volontaire permanent·e

Là où Allen perçoit du courage, de la détermination et une aptitude au leadership, d'autres y voient irresponsabilité et échec. Allen évoque l'une des familles les plus pauvres d'un quartier défavorisé : « *Ces personnes sont exclues de la société. Et pourtant, au sein même de leur communauté, certains les excluent également.* »

Pour Allen, intervenir comme volontaire permanent·e consiste d'une part à organiser des projets, et d'autre part, à démontrer que les personnes vivant dans l'extrême pauvreté sont capables de réussir.

Allen illustre ainsi ce double rôle :

« *Un jour que je me trouvais dans une bibliothèque de rue d'ATD Quart Monde dans une communauté défavorisée de Manille, cette femme donne une feuille de papier à son neveu malade dont elle s'occupait. Elle était très fière qu'il sache tenir son crayon et écrire son nom.* »

« *Puis* », continue Allen, *« la même femme voit un autre enfant venir vers moi, me disant '*Ate[2] *Allen, moi aussi je veux écrire.' Et la femme dit quelque chose comme 'Ce garçon est trop paresseux pour savoir écrire.' Je m'assois alors avec le jeune garçon pour voir s'il sait écrire. Et il sait ! Il peut tenir son crayon et écrire. Il n'a même cessé de me demander de continuer à écrire son nom ! Bien sûr, ça lui a pris du temps… Mais en évitant de le juger trop rapidement, nous lui avons donné la possibilité de nous montrer de quoi il était capable. J'ai alors dit à cette femme : 'Vous me dites qu'il est paresseux, mais voyez, il sait écrire. Bien sûr, il a besoin de s'entraîner, mais il a également besoin des encouragements et de la confiance de ceux qui l'entourent.'* »

Allen considère que son rôle consiste à encourager les individus pour les amener à reconnaître leurs propres capacités. Elle souhaite également leur faire comprendre qu'en encourageant eux-mêmes les autres, ils peuvent avoir un impact positif dans leur communauté. En réalité, un facteur qui maintient les personnes dans la pauvreté, c'est l'attitude des autres. Allen espère que cet événement a modifié la perception de la femme et donné un exemple de respect et d'inclusion. [...]

Mettre de côté les différences

Un autre aspect a surpris Allen et l'a questionnée en tant que membre actif d'une communauté religieuse. Aux Philippines, comme dans de nombreux pays, la politique et la religion peuvent constituer un facteur de division. Néanmoins, au sein d'ATD Quart Monde, des personnes très différentes travaillent en collaboration.

« *Pour moi, c'était exceptionnel que des personnes s'impliquent et agissent ensemble tout en ayant des croyances, des religions et des communautés différentes. Réunir véritablement des gens, en particulier lorsque les différences entre eux sont très marquées, était un défi.* »

Lorsqu'un événement tel que la Journée mondiale du refus de la misère prend une tournure politique, *« nous essayons toujours*

2. *Ate* veut dire « grande sœur » en tagalog et est souvent utilisé en signe de respect.

de mettre de côté ces aspects pour atteindre ensemble les objectifs pour lesquels nous nous battons. » Même s'il n'est pas toujours possible d'éviter le conflit, Allen remarque : *« ATD Quart Monde offre un espace où il est possible de mettre ces divergences de côté. »* En dépit des difficultés, Allen apprécie cette dimension d'ATD Quart Monde. *« C'est également un privilège de rencontrer tant de personnes. »*

En quoi l'engagement auprès d'ATD Quart Monde change-t-il la personne ?

En écoutant cette question, Allen réfléchit un moment. *« [ATD Quart Monde] m'a beaucoup changée, je crois. J'aime l'idée de travailler ensemble, plus que de travailler pour elles* », dit-elle à propos des familles dans la pauvreté qu'elle connaît. *« Il est parfois facile de faire les choses soi-même à la place des personnes, mais ce n'est pas l'approche d'ATD Quart Monde. »*

Allen comprend bien ce que « travailler ensemble » signifie en pratique. Pour sa part, elle n'a jamais été le genre de personne à rechercher à tout prix de nouvelles aventures, mais son engagement auprès d'ATD Quart Monde l'a confrontée à des défis auxquels elle ne s'attendait pas. Ainsi, Allen n'aurait jamais imaginé, il y a quelques années, pouvoir réunir 38 jeunes très dynamiques, comme elle l'a fait pour la performance théâtrale du groupe de jeunes.

Il n'a pas été facile de coordonner la réunion, sur une journée, de 38 jeunes issus de quatre communautés différentes de Manille – une ville très vaste. Étant donné leurs conditions de vie difficiles, il était compliqué pour chacun d'entre eux de participer. C'est la raison pour laquelle l'équipe d'ATD Quart Monde a tenu à rendre visite personnellement à chaque jeune, afin de prodiguer soutien et encouragements.

Ce qui semble en partie rendre Allen si efficace est qu'elle perçoit intuitivement à quel point il peut être difficile de faire le premier pas hors de sa zone de confort. Étant elle-même dans ce cas, elle mesure le courage de ces personnes écrasées par la misère, qui osent rejoindre les projets d'ATD Quart Monde. Elle connaît également l'importance de la confiance et des encouragements lorsqu'il s'agit d'aider des individus à croire en eux-mêmes : *« Il est toujours compliqué de faire le premier pas. C'est pour cela que je travaille beaucoup avec eux sur ce point »* dit-elle.

Pour elle, timide et réservée, ce n'est pas simple. « *J'aime rester à l'arrière-plan* », explique-t-elle. Pourtant, elle a le sentiment d'avoir grandi. *« Ce travail me transforme. Il me donne de l'ambition, or je n'ai jamais été très ambitieuse »*, déclare-t-elle en riant.

Affronter la réalité de la pauvreté, jour après jour, est très difficile. *« On apprend comment ils font face… Ils n'ont pas peur pour leur vie, mais moi, je finis par avoir peur pour eux! »* s'exclame-t-elle.

« Leur engagement est impressionnant », dit-elle des familles qui vivent dans la pauvreté. *« Ce n'est pas simple, mais cela me donne de l'espoir »,* conclut-elle[3]. ■

3. Pour en savoir plus sur ATD Quart Monde aux Philippines : https://www.atd-fourthworld.org/where-we-are/asia/philippines/

Construire le volontariat de demain

Originaire du Honduras, **Karol Lainez** a découvert ATD Quart Monde dans son pays, comme alliée, à 15 ans. Sept ans plus tard, elle entame sa découverte du volontariat au Guatemala, où elle reste quatre ans. Arrivée en France en 2010, elle assure l'accueil au Centre international, à Méry-sur-Oise, où elle commence à apprendre le français. Après trois ans, elle déménage à Rennes pour créer une « dynamique jeunesse ». Depuis 2017, elle est de nouveau en région parisienne, d'abord chargée de l'animation et de l'accueil à la maison Quart Monde Paris, et actuellement ayant pour mission d'accueillir et de proposer des temps de formation aux nouveaux volontaires durant leurs deux premières années de découverte du volontariat.

Aux jeunes attirés par le volontariat permanent, ATD Quart Monde propose des étapes de formation pendant deux ans avant de prendre un engagement à plus long terme. Les accompagner durant ces étapes est une responsabilité qui passionne l'auteure.

J'aime profondément ma mission actuelle, et je vais vous dire pourquoi.

Certes, c'est une responsabilité qui demande beaucoup de temps et d'énergie, mais en même temps qui nous permet de voir et comprendre le chemin parcouru par les jeunes, et éprouver une satisfaction incroyable dans ce suivi. La découverte du volontariat en France se vit intensément aujourd'hui. Depuis septembre 2020, une vingtaine de jeunes sont engagés dans cette découverte et s'impliquent de plus en plus dans le mouvement et la prise de responsabilité.

Accueil des jeunes les deux premières années

C'est un engagement, qui demande une disponibilité géographique et dans le temps, qui implique une vie simple, s'adresse aux gens entre 25/35 ans. Les deux premières années se passent en France. Nous ne recrutons pas pour des compétences professionnelles particulières.

Les volontaires sont aujourd'hui nombreux à être en couple avec des personnes non engagées dans le Mouvement, et sont originaires de 37 pays.

La première étape de cette découverte, qui couvre une période de deux ans, est importante pour que chaque personne clarifie sa recherche. Ce temps est aussi important pour nous, pour mieux comprendre et mieux accompagner la personne.

Après cette première étape les volontaires permanents prennent un engagement à long terme, sur place ou à l'étranger.

On peut voir comment ces jeunes progressent, comment ils estiment que c'est le moment de prendre plus de responsabilités, tout en restant attentifs à prendre le temps de découvrir le terrain sur lequel ils évoluent. Ces jeunes cherchent à être pleinement impliqués dans quelque chose qui leur tient à coeur : *« Cela a été déterminant de me dire que je me lançais dans un combat auquel je crois, dans le cadre d'un engagement très complet et enthousiasmant, et surtout de me sentir bien avec les autres membres, d'avoir l'impression de pouvoir dire ce que je pense, sans être prise de haut. »* MC.

Cela nous donne beaucoup d'espoir pour cette nouvelle génération qui souhaite agir et se rapprocher davantage des personnes sur le terrain, sans craindre la proximité et la découverte de la pauvreté qui touche les gens.

« Je ne conçois pas mon engagement dans le volontariat permanent comme un travail. Encore moins comme un travail de bureau. Je cherche à vivre une vie d'engagement à temps plein.

L'essence de cet engagement est pour moi dans les liens que je tisse avec d'autres. Parmi les moments hors séjours qui m'ont marqué le plus pour le plaisir que j'y ai pris, il y a l'écriture des cartes de vœux pour la nouvelle année adressées aux familles venues en séjour l'année passée. C'est dans les liens que je tisse avec d'autres que je m'épanouis et que je trouve du sens. Ce sont ces liens qui me paraissent essentiels pour vivre et nourrir mon engagement. » TP.

Nous sommes également très en lien avec l'équipe d'Europe afin que les jeunes qui commencent le volontariat rejoignent le groupe francophone, quand ils sont tout seuls à commencer la découverte du volontariat. Les temps de formation et de regroupement proposés à tous en Europe permettent à ces jeunes de ne pas vivre isolément leur découverte du volontariat. Chaque jeune doit trouver sa place, et il est essentiel que nous la trouvions ensemble, en prenant le temps nécessaire pour découvrir où chacun et chacune en est, afin qu'il et elle vive pleinement sa mission et sa découverte.

Si nous faisons tout ce que nous pouvons ensemble pour que les jeunes vivent bien leurs premières années de découverte du volontariat, et si nous communiquons entre nous, je suis convaincue que nous accomplirons un travail de qualité et assurerons la pérennité de ce volontariat d'ATD Quart Monde.

Accompagner les personnes en découverte du volontariat me donne l'occasion de rencontrer des jeunes cherchant à s'engager dans la société et dans leur vie personnelle. Ces jeunes n'ont pas peur de nous interpeller avec leurs doutes, leurs questions, leurs audaces : *« J'ai parfaitement intégré l'idée qu'il y a des 'besoins'*

dans le Mouvement et que les volontaires se doivent d'être présents là où il y a ces besoins, mais chacun se rattache à des sécurités différentes, et demander aux gens de se déposséder de leurs sécurités (les miennes sont affectives), c'est dur !

Ça ne me dérange pas de vivre avec peu de moyens. Si j'ai fait ce choix, c'est aussi parce qu'il me mettait en conformité avec un train de vie que j'estime suffisant. Par contre, je m'inquiète beaucoup pour ma retraite par exemple. Dans un contexte de précarisation générale, je me demande vraiment ce que ça va donner. Je me dis que les jeunes pensent à toutes ces choses-là et qu'ils ont besoin de ces sécurités, ce qui me paraît normal. » HD.

Ils nous font réfléchir, nous poussent à sortir de nos habitudes. Les accueillir doit nous obliger à faire une halte, à prendre le temps de découvrir la personne qui arrive, à partager nos expériences mutuelles. C'est pour moi aujourd'hui le défi le plus grand auquel nous faisons face : prendre le temps d'accueillir et ne pas nous laisser mener par nos actions sans comprendre d'abord qui sont ceux qui nous rejoignent, ce qu'ils portent, afin de pouvoir mieux les accompagner et construire ensemble le volontariat et le Mouvement de demain.

« *Je crois en ce volontariat* »

Être avec eux me permet de comprendre que ces jeunes en découverte m'expriment leur vision du volontariat d'aujourd'hui, avec leur force d'engagement, leur joie d'avancer avec les familles, leur enthousiasme à faire partie de ce volontariat, mais aussi les difficultés qu'ils peuvent rencontrer dans leur engagement. Cela me permet de confronter différentes façons de penser et de réagir, de nous interroger sur la manière de faire grandir notre volontariat en humanité et en égalité, afin de développer la confiance nécessaire pour aller vers l'autre lorsque nous en avons besoin.

Je crois en ce volontariat, et je suis heureuse d'en faire partie. J'espère que nous saurons inventer de nouvelles façons d'en parler pour que d'autres aient la chance de le découvrir et de le rejoindre. ■

Accrocher nos espoirs à nos imaginaires de luttes

Originaire du pays de Gex (Ain), **Vincent Verzat** est né en 1990 dans une famille sensible à l'écologie et à l'engagement social : ses parents sont volontaires permanents d'ATD Quart Monde. Aujourd'hui vidéaste indépendant, journaliste et militant politique, il a créé en 2017 sa chaîne YouTube *Partager c'est Sympa*, et sa page Facebook, où il couvre des sujets liés à l'écologie et aux luttes sociales.

Via sa chaîne YouTube, ce vidéaste activiste a d'abord porté la voix des associations engagées ; il porte aujourd'hui sa propre voix et son regard radical sur les enjeux de cette période étrange de l'histoire du début du XXIe siècle que nous traversons. Pour la Revue, il explicite les scénarios d'évolution de la société qui l'ont motivé à lutter, et en quoi l'engagement de ses parents comme volontaires permanents a pu renforcer le sien.

RQM : Comment te définirais-tu ?

V.V. : Vidéaste activiste de la chaîne YouTube *Partager c'est Sympa*[1], je m'inscris dans une longue lignée de militant·e·s qui ont eu besoin d'inventer et de revendiquer des imaginaires de luttes auxquels raccrocher nos espoirs. C'est un exercice périlleux, car c'est prendre le risque que notre imaginaire ne se réalise pas, générant déception et découragement, jusqu'à ce qu'on (ou quelqu'un d'autre) trouve l'énergie de formuler un nouvel imaginaire, de proposer un nouvel espoir auquel accrocher notre colère et notre rage contre la destruction systématique du vivant. Je prends très au sérieux mon rôle dans la diffusion de ces imaginaires de luttes. Il m'est arrivé de parler à 4 millions de français·e·s. Alors, lorsque je doute de mon imaginaire, je le dis, j'exprime mes doutes sincèrement, je m'autocritique. C'est bien le minimum : il s'agirait de ne pas envoyer des milliers de personnes dans le mur, et de rebondir rapidement.

RQM : Rétrospectivement, quels sont les imaginaires qui ont traversé tes vidéos ?

V.V. : En 2015, c'est la COP21 à Paris, et le mouvement écolo est porté par l'imaginaire d'un mouvement de masse, d'une vague

1. Sa page Facebook est motivée comme suit : « *Au cœur de l'action, avec les gens qui se bougent pour un avenir juste et durable pour tous.* » Extrait de son bilan 2023 : « *Cette année, j'ai fait 16 vidéos sur cette chaîne YT, cumulant 4 millions de vues. J'ai couvert en vidéo ce qui m'apparaît comme les grandes mobilisations qui ont marqué l'année, j'ai le sentiment d'avoir 'été au bon endroit au bon moment'.* » Voir https://www.facebook.com/tagerCestSympa/?locale=fr_FR

citoyenne sur le point de déferler et dont la légitimité forcerait les dirigeants du monde entier à prendre les décisions nécessaires et à respecter leurs engagements. Les gestes individuels de consommation alternative sont encouragés car ils permettent de démoder le système : changer de banque, de fournisseur d'électricité, de boîte mail, de moteur de recherche... La perspective est celle d'une transition, de l'ancien monde vers un nouveau. Cette transition a un horizon de temps limité : on a 5 à 10 ans pour inverser la balance et éviter de dépasser les points de non-retour climatiques.

En 2018, il faut se rendre à l'évidence : les « marches climat » n'ont pas fait plier les gouvernements, les gilets jaunes non plus. L'État change de visage : il n'est plus un interlocuteur à convaincre, mais un adversaire à combattre car il garantit coûte que coûte le bon fonctionnement de la machine à détruire le monde. Nous tentons des actions légalistes de dernier recours : on attaque l'État en justice pour inaction climatique, c'est l'Affaire du Siècle, et Extinction Rebellion demande aux États de « dire la vérité ». 7 millions de personnes défilent dans les rues du monde entier en septembre 2019 à l'appel de Greta et des jeunes grévistes du climat. Parallèlement, la perspective d'un « effondrement de la société thermo-industrielle », théorisé par Pablo Servigne et Raphaël Stevens[2], convainc de plus en plus de militant·e·s. Si le capitalisme ne peut être réformé par nos mobilisations, c'est rassurant d'imaginer que ce sont ses propres contradictions et fragilités qui finiront par le mettre à terre.

Là-dessus, la pandémie nous tombe sur le coin du nez. On y est, l'effondrement ne devrait plus tarder ! C'est la grande remise à plat, on vit comme dans *L'An 01*, les tribunes pleuvent vu qu'aucune mobilisation n'est possible, le sociologue des sciences Bruno Latour s'interroge sur *Où atterrir ?,* il nous encourage à profiter de cette mise à l'arrêt du monde pour en choisir un autre. Je me prends à rêver d'un avenir désirable pour 2030.

Mais les confinements sont levés et on réalise avec effroi que la machine à détruire le monde a parfaitement résisté. Pire, elle s'est renforcée : les petites entreprises ont été mangées par les plus grosses. Je confronte alors Pablo Servigne dans une vidéo, et abandonne l'imaginaire de l'effondrement pour embrasser la perspective d'un pourrissement. Le capitalisme prédateur se maintiendra bon an mal an, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nous et nos milliards de poulets. On n'en est pas loin : 95% de la biomasse des mammifères sont des animaux d'élevage.

La perspective n'est pas réjouissante, et il est difficile d'imaginer une lutte sur cette base. Mais je peine à traduire ces nouvelles connaissances naturalistes en un élan pour abattre la machine qui continue, elle, à détruire le monde.

Mais depuis la ZAD de Notre-Dame-des-Landes[3], les Soulèvements de la Terre émergent avec un imaginaire puissant, celui d'un basculement politique et écologique radical, celui du désarmement des industries qui nous tuent. Un imaginaire d'autonomie, de reprise des terres, de gestion en commun de l'eau. Un imaginaire d'ancrage dans un territoire précis et de défense de ce territoire.

2. *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* est un essai coécrit par Pablo Servigne, ingénieur agronome et docteur en biologie, et Raphaël Stevens, expert en résilience des systèmes socio écologiques, édité en avril 2015 aux Éd. du Seuil, réédité en 2021. Les auteurs analysent, sans concession, les ressorts d'un possible effondrement de notre civilisation thermo-industrielle. Les auteurs s'attachent à montrer *« les interconnexions complexes entre l'évolution climatique et environnementale de notre monde, notre système industriel, et les régimes politiques qui nous gouvernent »*. C'est dans cet ouvrage que les auteurs créent le néologisme collapsologie, qui entrera cinq ans plus tard dans le dictionnaire (source : Wikipédia).

3. La ZAD de Notre-Dame-des-Landes (où ZAD signifie « zone à défendre ») est une expérimentation sociale montée dans les années 2010 par les opposants au projet d'aéroport du Grand Ouest, à Notre-Dame-des-Landes, en Loire-Atlantique, en France. Ses occupants souhaitent défendre une zone humide préservée, à l'origine de plusieurs rivières. Ils s'opposent au projet d'aéroport considéré comme un « grand projet inutile et imposé ». L'expression « zone à défendre » est un détournement du terme « zone d'aménagement différé » (ZAD) utilisé par l'administration (source : Wikipédia).

Autour du collectif Bassines Non Merci, le premier mouvement social de l'eau se structure.
Avec cet imaginaire, plus rien n'est vain : ce ne sont pas des gigatonnes de CO2 qui nous motivent à lutter, mais la défense de territoires bien précis, dont chaque hectare mérite d'être défendu. Ce ne sont pas que des humains qui sont en lutte, c'est le pic mar, la huppe fasciée, la loutre et l'outarde.
Gardons bien en tête qu'il s'agit d'une bataille. Nos imaginaires de luttes sont en permanence attaqués, dévoyés, vidés de leur sens par des équipes marketing extrêmement efficaces. Avec un temps de retard, heureusement. Mais regardez sur n'importe quel produit de supermarché : dorénavant, si l'on en croit l'étiquette, tous sauvent le climat. Le capitalisme néolibéral nous promet qu'avec quelques solutions techniques, quelques innovations qui ne tarderont pas à sortir de la *start-up nation*, le système va pouvoir se maintenir tel quel. Mais au bénéfice de qui ? Et aux dépends de qui ? Et pendant ce temps, les militant·e·s des Soulèvements de la Terre sont qualifié·e·s « d'écoterroristes » par le ministre de l'intérieur.
Aujourd'hui, j'observe que les garants du système sont passés d'une stratégie de négation du changement climatique à une stratégie qui encourage le découragement : le *doomisme*. « Allez-y, pensez que c'est foutu, que c'est trop tard… Noyés dans votre désespoir, vous ne nous gênerez plus. »

RQM : Des équipes d'action du Mouvement ont souvent utilisé tes vidéos pour des rencontres de formation[4]. Quel est l'impact de ces défis et résistances sur les personnes les plus pauvres et vulnérables ? As-tu eu l'occasion de croiser tes réflexions et pratiques avec celles de militants Quart Monde, par exemple à l'Université populaire[5] ou dans des rencontres personnelles ?

V. V. : ATD Quart Monde nous pousse à reconnaître que des générations de gens sont nés et meurent dans la misère, une réalité que bien des gens refusent de reconnaître, précisément parce que ça remettrait trop de choses en questions. De la même manière, le pourrissement de la situation autant d'un point de vue climat, biodiversité, que démocratique et économique va impacter de plein fouet les plus pauvres, mais le reconnaître remet beaucoup de choses en question. J'ai l'intuition que les injustices vont s'accentuer, que la situation va se durcir de tous les côtés et que les plus pauvres seront les boucs émissaires des uns, la variable d'ajustement des autres.
Je pense qu'ATD Quart Monde gagnerait à s'emparer à bras le corps de ces enjeux, à repenser la stratégie pour y faire face, à porter le message des plus pauvres et leur permettre de s'auto-organiser pour faire face aux bouleversements à venir, et à être en colère, mais je n'ai pas eu d'occasion pour en discuter avec des militants Quart Monde.

RQM : En quoi l'engagement comme volontaires permanents de tes parents a-t-il été pour toi une base de réflexion et d'expérience pour tracer ta propre voie ?

4. En particulier : Joseph Wresinski revisité, https://www.youtube.com/watch?v=GFD7IkfBYq0

5. Créées en 1972 pour que les plus pauvres puissent découvrir ce qu'ils savent et le transmettre, les Universités populaires sont dans l'ADN d'ATD Quart Monde et existent aujourd'hui dans dix régions en France et une dizaine d'autres pays. Loin d'être de simples groupes de parole, elles sont conçues comme des espaces de dialogue, de réflexion et de formation réciproque entre des citoyens vivant en grande pauvreté et des personnes s'engageant à leurs côtés. Organisées tous les deux mois au niveau local, sur des thèmes variés, ce travail collectif vise à construire une pensée neuve, riche des diversités de ceux qui la créent et indispensable à l'élaboration d'un projet de société vraiment démocratique. Voir https://www.atd-quartmonde.fr/nos-actions/action-pour-lacces-a-la-parole/les-universites-populaires-quart-monde/

V.V. : L'engagement de mes parents en tant que volontaires permanents d'ATD Quart Monde m'a appris de nombreuses leçons : le cadeau de l'empathie, de se mettre à la place de l'autre, de l'écouter attentivement sans jugement. Que le monde fonctionne sur la base d'idées reçues sur les plus pauvres, que la structure de la société écrase des familles entières, sur des générations. Que si l'on écoutait les plus pauvres, on comprendrait ce qu'il faut changer pour que notre société soit plus juste, car elles et eux voient les murs à abattre, des murs qui restent invisibles aux personnes plus privilégiées.
Mais aussi, mes parents m'ont transmis qu'il est possible de vivre une vie heureuse en essayant d'accomplir quelque chose d'impossible à voir se réaliser de son vivant, à savoir éradiquer la misère dans le monde entier. Ça me donne la confiance nécessaire pour lutter contre le changement climatique et l'effondrement de la biodiversité, sans que l'ampleur des enjeux ne m'écrase. ■

Si c'était à refaire, je le referais

Jérémy Ianni, 38 ans, a été volontaire permanent du mouvement ATD Quart Monde en France et aux Philippines, de 2011 à 2017. Il est aujourd'hui doctorant contractuel en sciences de l'Éducation à l'Université Paris 8.

À travers le récit de son expérience, l'auteur montre comment il a réussi à formaliser les compétences acquises au cours des six années pendant lesquelles il a été volontaire, à travers la réalisation d'une validation des acquis de l'expérience (VAE). Il explique comment cette étape lui a permis de s'inscrire à l'université en 2018 pour reprendre des études, et enfin ce que le volontariat lui a apporté sur le plan existentiel.

Après avoir été volontaire permanent pendant un peu plus de cinq années, j'ai fait le choix de quitter le volontariat car j'ai réalisé que ce cadre ne correspondait pas à ce que j'étais capable de vivre. J'avais besoin à la fois d'une plus grande indépendance et d'un cadre plus structuré au niveau des tâches et des missions à accomplir. Six années plus tard, je considère que cette expérience a été une véritable chance pour moi, et je la regarde comme une passerelle qui m'a permis de repartir autrement dans la vie.

La validation des acquis de l'expérience

Je suis entré dans le volontariat en 2011, à l'âge de 26 ans, en étant titulaire d'un baccalauréat technologique. Je n'avais pas fait d'études après l'obtention de mon baccalauréat en 2004 et avais travaillé pendant plusieurs années comme caissier et guichetier. Je n'avais pas vraiment de métier et avais tenté de reprendre mes études en apprentissage en 2005 et en 2007 mais je n'avais pas réussi à terminer ces formations en alternance. J'étais animé par le désir de vivre autrement, autre chose, en particulier sur le plan

professionnel, mais aussi humain. J'ai longtemps cherché quoi faire, mais je n'arrivais pas à trouver de possibilité de faire un autre emploi que celui de caissier. J'ai alors pensé au service civique et ai écrit une lettre à ATD Quart Monde. Plusieurs mois plus tard, j'ai reçu une réponse, et j'ai ensuite intégré le volontariat en Île-de-France, puis aux Philippines.

J'ai souvent entendu que le père Joseph Wresinski se souciait beaucoup des personnes qui avaient rejoint le volontariat sans avoir terminé des études et sans posséder une formation ou un métier. Il craignait que n'ayant pas de possibilités professionnelles autres, elles se retrouvent prisonnières du volontariat, sans avoir la liberté de le quitter. Lorsque j'ai commencé à envisager un tel choix, je sentais bien que je ne souhaitais pas retourner faire le caissier et rentrer en France. Je vivais à Manille depuis plus de deux ans, j'y avais également rencontré mon ancien compagnon et nous avions pour projet de déménager dans la ville de Cebu, seconde ville de l'archipel philippin. J'ai pris le temps de la réflexion, la prime de fin de volontariat de solidarité internationale me permettant de ne pas travailler pendant plusieurs mois.

Je suis rentré quelque temps en France et je me suis renseigné. Le conseiller Pôle Emploi m'a orienté vers une VAE et j'ai pu obtenir un financement. J'ai déposé ma demande de recevabilité pour obtenir un diplôme d'État de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et du Sport (DEJEPS) mention animation sociale. Comme ce diplôme est de niveau bac + 2, je ne croyais pas être capable de l'obtenir par équivalence mais le conseiller Pôle Emploi m'a convaincu d'essayer, en me proposant un financement de 700 €. J'ai donc contacté un accompagnant VAE, une personne remarquable, qui m'a aidé et guidé.

À travers ma VAE, j'ai réalisé à quel point j'avais acquis des compétences professionnelles nouvelles grâce au volontariat, que j'ai dû formaliser à travers le récit de mon expérience de volontaire. En étant volontaire, j'ai eu la possibilité de travailler avec des adultes, des jeunes et des enfants. J'ai aussi eu la possibilité de travailler à Noisy-le-Grand qui est une structure accréditée centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), ou auprès de familles habitant dans un cimetière public aux Philippines. J'ai également eu la possibilité d'avoir des missions à plusieurs niveaux de responsabilités : directement avec des personnes en situation de grande pauvreté, au cœur des quartiers, mais aussi en coordonnant des projets, en recherchant des fonds, en participant à la formation des bénévoles, ou encore en étant engagé dans des actions de plaidoyer politique autour du thème de la discrimination pour cause de pauvreté.

Pour obtenir un diplôme en VAE, il fallait justifier en 2018 d'avoir travaillé plus de trois ans avec des publics différents, dans des contextes différents, dans l'animation socioculturelle et dans le champ de l'éducation populaire, et à différents niveaux de responsabilité. Pour cela, j'ai dû écrire six fiches : les deux premières devaient témoigner de mon expérience directe avec les personnes en situation de grande pauvreté. J'y ai fait figurer mon expérience

à l'Université populaire Quart Monde avec des jeunes en Île-de-France et ma participation aux activités pour les enfants dans le cimetière de Manille. Les deux fiches suivantes devaient témoigner de mes compétences en gestion de projet : j'y ai fait figurer mon expérience de coordination du Festival des savoirs à Manille, en insistant sur les aspects de la communication et de la recherche de fonds, et mon expérience d'encadrement de deux stagiaires de master 2 lorsque j'étais en France. Enfin, les deux dernières fiches devaient témoigner de mes compétences en lien avec le projet global de la structure : j'y ai fait figurer ma participation à une recherche-action menée sur le thème de la discrimination pour cause de pauvreté, et mon expérience de préparation du 17 octobre, Journée mondiale du refus de la misère.

Toutes ces expériences ont convaincu le jury que j'avais effectivement travaillé dans des contextes différents, avec des publics différents, et à différents niveaux de responsabilité et j'ai obtenu la totalité du diplôme en VAE, avec l'avis motivé suivant du jury :

« *Dossier bien structuré, d'une lecture facile. Le candidat décrit et analyse ses expériences autour des publics auxquels il redonne vie et dignité. Il est capable de mobiliser ces publics en extrême pauvreté pour changer les choses collectivement. Références très fortes à l'éducation populaire et aux démarches participatives et émancipatrices dans des contextes et des situations d'extrême pauvreté. Dimension coordination dans la structure porteuse (ATD Quart Monde) peu mise en évidence. Une dimension d'animation sociale dans une volonté de mise en application de méthodes émancipatrices et participatives fortes dans des contextes très difficiles. Avis favorable.* »[1]

Faire cette VAE m'a vraiment permis de réaliser à quel point le volontariat était une expérience riche professionnellement, et m'a poussé à oser reprendre les études par la suite.

La reprise d'études

En 2018, je cherchais donc à reprendre mes études mais je vivais toujours à Cebu. J'ai donc cherché une licence en ligne, car je pouvais postuler directement en troisième année de licence grâce à l'obtention de mon DEJEPS. J'ai trouvé par hasard une licence en sciences de l'éducation en ligne à l'Université Paris 8, et j'ai postulé.

Reprendre mes études a été une révélation pour moi, même si cela n'a pas toujours été évident. En 2018, j'étais en première année de licence et j'étais également inscrit à une formation de neuf mois, organisée par le Centre international d'études pédagogiques (CIEP), en didactique des langues. Comme je vivais à Cebu, je devais chercher un emploi et je n'avais pas vraiment d'option : soit je devenais formateur en français langue étrangère, soit j'allais devoir travailler dans un *call-center*. J'ai donc pris sur moi en cumulant deux formations et des heures de cours que je donnais à l'Alliance française de Cebu. Après ma licence, j'ai été admis en master, toujours en ligne, et toujours en sciences de l'éducation.

1. Direction régionale et départementale de la jeunesse, des sports et de la cohésion sociale (DRDJSCS), extrait du document « Commentaires du jury », 29 mars 2018.

Il s'agissait d'un master de recherche. Lors de ma première année de master, je travaillais à temps plein comme formateur en français langue étrangère à Cebu, et je suis rentré sur Manille avant la pandémie. J'ai fait ma recherche de master 2 sur le confinement à Manille et le traitement militaire de la pandémie et je travaillais à temps plein, de nuit, dans un *call-center*. Aujourd'hui, je me demande comment j'ai pu réussir à dormir si peu pendant ces années, mais je crois que c'était parce que précisément je ne voulais plus me retrouver prisonnier ou dépendant du volontariat ou d'un emploi. Je vivais dans la hantise de ne pas être libre et d'être obligé de devoir subir une situation professionnelle, et je crois que c'est ce qui m'a permis de tenir le coup physiquement. Par ailleurs, les cours du master étaient passionnants, et j'ai appris énormément de choses.

J'ai découvert qu'ATD Quart Monde était connu dans l'université, et parfois mentionné et pris en exemple dans certains des séminaires. J'ai donc pu partager avec mes enseignant·e·s et mes camarades la richesse de ce que j'avais appris à travers cette expérience de volontariat. J'avais réalisé à travers la VAE que j'avais acquis des compétences, mais la reprise d'études m'a fait réaliser qu'au-delà des compétences, j'ai aussi acquis des savoirs, sur le monde, sur moi-même. Par exemple, je suis très souvent amené à parler avec des travailleurs et travailleuses sociaux, et je suis conscient des difficultés auxquelles ces personnes sont susceptibles de faire face dans le cadre de leur profession. Il m'est arrivé de partager avec eux et elles mes expériences, ou encore des textes écrits par le père Joseph Wresinski comme « Culture et grande pauvreté », ou encore des extraits du rapport Wresinski, en particulier sur la distinction entre précarité économique et sociale et grande pauvreté. J'arrivais à remettre en perspective ce que j'avais appris de cette expérience du volontariat avec des concepts plus théoriques, et c'est ce qui m'a fait réaliser que mes apprentissages dépassaient l'acquisition de connaissances.

Essayer, encore et encore

Aujourd'hui, j'ai décidé de continuer en thèse et je pense que mon expérience de volontariat a aussi joué en ma faveur. Lors de l'audition pour l'obtention des contrats doctoraux, j'ai fait cas de mon expérience de volontariat à ATD et je pense que cela a valorisé ma candidature. J'ai pu obtenir une bourse pour trois années pour financer intégralement ma thèse. C'est dans ce sens-là que je vois l'expérience du volontariat comme un tremplin, car je suis arrivé sans trop d'études ni métier qui me convenait, et on m'a donné des responsabilités, la possibilité de partager mes idées et d'apprendre. Je crois que c'est assez exceptionnel dans la société contemporaine, de donner la chance à celles et ceux qui n'en ont pas, et ATD Quart Monde le fait. Et cela aussi c'est un de mes apprentissages forts : ne pas croire que tout est perdu, essayer, encore et encore, en attendant que quelque chose se passe.

Ma reprise d'études m'a également fait progresser dans des

discussions plus théoriques autour de la grande pauvreté, et même si je suis parfois en désaccord avec certaines insistances qui me semblent trop déterministes (comme si tout était un peu joué d'avance) dans le discours du mouvement ATD Quart Monde, cela ne ternit pas mon attachement intellectuel mais aussi matériel (dans le sens du travail) que je porte à ce mouvement. Je suis aujourd'hui bénévole à ATD Manille, en essayant d'aider là où je le peux.

Pour conclure, je dirais que cette expérience du volontariat m'a permis de gagner à la fois des compétences, mais aussi des connaissances, une plus grande assurance et une force intérieure. Même si cette expérience est loin d'avoir été parfaite, si c'était à refaire, je le referais. ■

Écouter voir

Une femme sur le toit

Film d'**Anna Jadowska**

Mirka est sage-femme de son état. Une femme sensible, fragile, repliée sur elle-même. Elle prend des antidépresseurs prescrits sous le manteau par une collègue. Une femme courageuse. Elle fait bouillir la marmite, gère les finances du ménage qui s'avèrent au plus bas. Une femme à bout de force, percluse de solitude. Son mari dit qu'elle est folle. Son fils adulte est à charge. La scène inaugurale, insupportable de blancheur, de lenteur présente Mirka sur le toit d'un immeuble, s'approchant du vide.

D'emblée on ressent l'étouffement vécu de l'intérieur par cette femme d'une soixantaine d'années, douce, effacée. L'angoisse naît de l'ambiance cotonneuse qui imprègne le récit, seulement interrompu par les scènes plus animées au travail et les pics de l'histoire.

Cernée par le surendettement qu'elle assume seule, écrasée par une existence ordinaire, routinière, un matin Mirka commet un acte désespéré et maladroit. Elle braque une banque avec un couteau de cuisine. Dans la violence de son geste, de son arrestation, des réactions de ses proches, son personnage pâle jusqu'à la transparence s'incarne enfin. Le séjour en hôpital psychiatrique apparaît comme une libération intérieure progressive, loin d'être miraculeuse mais teintée d'espoir.

Toute la véracité du film repose sur les nuances imprimées par l'actrice principale à un personnage sans beauté apparente, vieillissant, rarement offert au cinéma[1].

Bella Lehmann Berdugo

1. Anna Jadowska. Fiction. Pologne. Octobre 2023. VOST. Meilleur premier rôle féminin du festival polonais pour l'actrice principale Dorota Pomykala.

Perfect Days (Jours parfaits)

Film de **Wim Wenders**

Hirayama vit à l'ombre d'une tour, dans un logement monacal, seulement entouré de ses plantes, ses livres d'occasion et ses cassettes de musique. Il travaille au nettoyage des WC publics de Tokyo[2]. Ces toilettes japonaises ressemblent à de petits temples modernes à l'architecture originale, variée. Mais une cuvette blanche reste une cuvette blanche, souillée ou pas, avec ou sans jet sophistiqué. Hirayama s'agenouille volontiers pour nettoyer les sanitaires avec toute l'attention qu'ils méritent. Durant son service, hommes et femmes y passent, pressés, distraits, impolis, saouls parfois. Hirayama est invisible à leurs yeux. Cela lui importe peu. Lui-même pose un regard positif, bienveillant sur les gens, les mondes qu'il croise : Takashi son collègue bavard et paresseux, l'amie Aya de ce dernier un peu perdue dans la vie, une voisine de banc public, une mère stressée dans un parc, un vieil homme à la rue, Niko sa nièce fugueuse, la propriétaire de son bar favori, particulièrement attentionnée comme une geisha, son ancien mari malade. Des scènes longues, parfois un peu démonstratives.

On devine petit à petit que Hirayama a probablement changé de vie à la suite de souffrances familiales. Il a choisi une existence matérielle modeste, routinière, débarrassée de tout superflu pour cultiver la beauté du moment présent. Takashi lui attribue un « *9 sur 10 sur l'échelle du bizarre* ». Ce comportement peut apparaître artificiel ou exagéré. Le spectateur est invité à lâcher ses propres représentations et à plonger dans un rythme méditatif.

Hirayama, nettoyeur de mau-

vaises ondes, nous embarque alors avec lui dans ses rituels matinaux, dans ses lectures nocturnes, à bord de sa camionnette de service ou à vélo, dans la cadence régulière de ses journées dans la ville tentaculaire, dans la beauté cachée d'êtres fragiles, dans la connivence avec la nature, dans les parcs jamais loin des routes, des gratte-ciels. Hirayama poétise sa vie au sens propre.

Un mystérieux intermède répétitif ponctue chacune de ses nuits : reflets fugitifs en noir et blanc de feuilles dans le vent, comme un leitmotiv. La vie diurne du silencieux et discret Hirayama est rythmée par ses cassettes rétro, morceaux musicaux américains des années 1970, comme Lou Reed, Otis Ray Redding… Cela confère au film une légèreté, bienvenue. Une expérience immersive originale. *« Oh it's just a perfect day (…), I thought I was someone else. Someone good."*

Bella Lehmann Berdugo

2. Wim Wenders. Fiction. Japon-Allemagne. VOST. Décembre 2023. En compétition au Festival de Cannes 2023. Prix œcuménique. Prix d'interprétation masculine pour l'acteur principal KōjiYakusko.

Les prières de Delphine

Documentaire
de **Rosine Mfetgo Mbakam**

Assise dans son lit, serrant dans ses bras un oreiller, fumant cigarette sur cigarette, Delphine raconte sa vie de jeune Camerounaise née du mauvais côté[3]. Entretien après entretien, non sans un certain souci de mise en scène, elle dit la succession de malheurs qu'est sa vie.

La mort de sa mère quand elle a cinq ans, l'indifférence de son père, la pauvreté, la faim, le viol à treize ans et la maternité qui en résulte, toujours la faim et bien sûr la prostitution nécessaire pour manger. Elle est seule, personne pour l'aider ou la conseiller, la famille n'étant là que pour lui réclamer de l'argent quand par hasard elle en a. Elle finit par épouser un Européen beaucoup plus âgé qu'elle qui l'emmène en Belgique où là non plus elle ne trouve pas sa place.

Cependant Delphine a conscience de sa valeur d'être humain, elle a fait de mauvais choix mais elle se sait capable de mieux faire et veut être « actrice de sa vie ». Elle refuse de devoir souffrir à jamais. Alors elle se tourne vers Dieu pour trouver de l'aide. En une scène déchirante, en pleurant, elle demande pardon encore et encore.

Au fond de l'appartement on entend deux voix, l'enfant rentre de l'école, Delphine se lève, retape son lit et efface ses larmes.

Laure Olivier

3. Rosine Mfetgo Mbakam. Documentaire. Cameroun-Belgique. Janvier 2024. VOST.

Recherche

L'Affaire de Newburgh : un révélateur du débat sur l'assistance sociale aux USA

Tamara Boussac est docteure en histoire de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et maîtresse de conférences en études nord-américaines à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Au cours de l'été 1961, une petite ville de l'État de New York, Newburgh, sous l'impulsion de son *city manager* décide de s'attaquer aux aides versées aux pauvres. Ceux-ci sont accusés d'être des fraudeurs, des paresseux, venus s'installer à Newburgh et dans l'État de New York pour profiter des prestations sociales plus généreuses que dans le sud du pays. La thèse en histoire de Tamara Boussac, sous la direction de Romain Huret, a donné lieu à un livre : *L'affaire de Newburgh. Aux origines du nouveau conservatisme américain*, publié aux Presses de Sciences Po à Paris en 2023.

Propos recueillis par Jean Tonglet. (1re partie)

« Nous contestons le droit des programmes sociaux de contribuer à la taudification des villes, à la propagation des naissances hors mariage, à la propagation des maladies sociales chez les enfants et les adultes. Nous contestons le droit des tricheurs immoraux et des paresseux assistés de vampiriser l'assistance sociale à jamais. Nous contestons le droit des profiteurs à toucher plus d'argent grâce aux aides sociales que s'ils travaillaient. »[1]

Jean Tonglet : Votre livre[2] s'ouvre avec cette citation du *city manager* de la ville de Newburgh, une petite ville à l'échelle d'un pays comme les USA ou d'un État comme celui de New York. Comment en êtes-vous arrivée à vous intéresser à ce que vous appelez « l'affaire de Newburgh », jusqu'à y consacrer plusieurs années de votre vie en en faisant le sujet de votre thèse en histoire ?

Tamara Boussac : Quand je cherchais ce qui serait le sujet de ma thèse, je ne pensais pas tellement à la question de la pauvreté. Mon sujet était plutôt le conservatisme américain et le débat autour de la fiscalité. Je m'intéressais au débat, qu'on retrouve aussi en France et ailleurs, sur le conservatisme fiscal, le « trop d'impôts », et à

1. Déclaration de Joseph McDowell Mitchell, *city manager* de Newburgh, National Broadcasting Company, "The Battle of Newburgh", 28 janvier 1962, www.youtube.com/watch?v=k6CGv3iiYLg

2. *L'affaire de Newburgh. Aux origines du nouveau conservatisme américain*, Tamara Boussac, Presses de Sciences Po, 2023.

travers cela, la critique de l'État et la remise en cause des politiques publiques, et notamment des politiques sociales. Je cherchais un cas d'étude me permettant de croiser ce conservatisme fiscal avec les problématiques urbaines. La pauvreté n'était pas vraiment dans mon radar, mais c'est mon directeur de thèse, Romain Huret, qui m'a dit un jour : *« Mais est-ce que vous connaissez l'affaire de Newburgh ? »* J'ai alors fait des recherches, et j'ai visionné un documentaire d'époque, en 1962, *The Battle of Newburgh*, disponible sur YouTube, et je me suis rendu compte que cela « cochait toutes mes cases ». J'ai aussi été frappée de voir à quel point le discours sur l'aide sociale tenu dans ce documentaire de 1962[3] semblait moderne : au niveau du lexique, on a l'impression que ces expressions, « désordre social », « welfare as way of life », …, toutes ces expressions de l'époque font partie intégrante du lexique politique américain d'aujourd'hui. J'ai trouvé cela particulièrement intéressant, et la question de la pauvreté m'a aussi semblée intéressante parce qu'elle croise beaucoup de problématiques, celle du genre, l'histoire des femmes, celle de la race, l'histoire des inégalités raciales, etc. et c'est donc un sujet qui permet de croiser tous ces fils.

J.T. : Entrons dans le sujet, c'est quoi, alors, cette « affaire de Newburgh » ?

T.B. : Pour comprendre cette affaire, il est sans doute utile de parler un peu du contexte, notamment celui des évolutions des programmes d'assistance sociale après 1945 aux États-Unis. Quand on parle d'assistance sociale, à cette époque-là, on parle principalement d'un programme qui s'appelle *Aid to Dependent Children* (ADC). Il a été créé en 1935 en réponse à la catastrophe sociale que fut la crise des dettes des années 1930 aux États-Unis. C'est une aide sociale à destination de femmes seules avec des enfants à charge. En 1935, il est envisagé comme temporaire et principalement à destination de femmes blanches, veuves et qui auraient besoin de cette aide sociale pour subsister. Ce qui change après la Seconde Guerre mondiale, c'est qu'au lieu d'être temporaire, le programme se pérennise et compte de plus en plus de bénéficiaires. Cela va alerter un certain nombre d'élus et notamment d'élus locaux. Les caractéristiques sociales, démographiques des bénéficiaires changent également : de plus en plus de bénéficiaires sont des femmes noires qui pour beaucoup ont eu des enfants en dehors du mariage. L'affaire de Newburgh prend forme dans ce contexte d'angoisses politiques et administratives autour de l'assistance sociale. Elle commence pendant le mois de juin 1961 et va s'étendre sur tout l'été 1961, avec encore quelques débats qui ont eu lieu jusqu'au début de l'année 1962. Le point de départ est une décision du conseil municipal de cette ville de l'État de New York. C'est une petite ville peu connue, d'à peu près 30 000 habitants, à une centaine de kilomètres au nord de New York. Le conseil municipal de cette ville adopte une réforme assez brutale et drastique du système d'assistance sociale, avec comme objectif de restreindre les conditions d'accès aux programmes d'assistance

3. Voir note 1.

sociale et notamment au programme ADC. Cette réforme prend la forme d'une série de treize mesures destinées à faire baisser les dépenses sociales et à faire baisser le nombre de bénéficiaires dans la ville. Une panoplie de mesures est adoptée, comme faire travailler de manière obligatoire les bénéficiaires à raison de 40 heures par semaine. Il y a aussi des mesures qui vont concerner plus précisément les femmes bénéficiaires, notamment en prévoyant la radiation des femmes qui auraient des enfants hors mariage, ou des mesures visant plutôt les migrants intérieurs, visant à s'assurer que les nouveaux arrivants à Newburgh sont venus dans la ville pour répondre à une offre d'emploi et pas pour toucher une aide sociale. Ce qui aurait pu rester un fait ou un événement local est devenu un enjeu au niveau de l'État de New York tout entier, avec des retombées aussi dans l'ensemble des États-Unis. Toute une série d'acteurs politiques vont prendre position sur ce qui se passe à Newburgh. Cette réforme ne sera finalement pas appliquée, elle va être suspendue administrativement par les autorités new-yorkaises avant d'être invalidée par un tribunal new-yorkais. Mais entre temps, la presse va s'en saisir. Les élites politiques, notamment celles du mouvement conservateur de l'époque, vont aussi s'y intéresser. Dans l'autre camp, de nombreuses associations pour les droits civiques des Africains-Américains par exemple, vont aussi beaucoup s'intéresser à la question de la pauvreté et à celle plus spécifique de la pauvreté noire et des moyens à mettre en œuvre pour la résorber. Ce qui aurait pu rester un événement extrêmement local, extrêmement ponctuel va peu à peu structurer le débat national sur la question sociale.

J.T. : Dans les conclusions de votre livre, vous dites que cette affaire a été un peu oubliée et en même temps, qu'elle a eu un impact considérable. C'est un peu contradictoire, non ?

T.B. : Il est vrai que quand on regarde les archives des années 1960-1970 et jusque dans les années 1980, Newburgh reste une référence pour beaucoup de gens. Dans les commentaires dans la presse, dans les archives d'élus, notamment des élus new-yorkais qui, dans les années 1980, s'intéressent à la question de l'assistance sociale et à la manière dont il faudrait la réformer, cette affaire reste dans la tête de beaucoup, et va être mobilisée comme une manière d'appréhender ou de jauger les réformes. Mais la mémoire de l'événement lui-même est finalement assez peu présente dans la mémoire collective, dans la culture populaire des Américains. Néanmoins, c'est quand même une affaire et un événement qui est souvent cité dans les ouvrages d'histoire sociale, et notamment les ouvrages des années 1990 à 2000, sur la question de l'assistance sociale. Des ouvrages qui souvent ont été conçus ou écrits dans le contexte de la grande réforme de l'administration Clinton de 1996, une période où beaucoup de gens vont s'intéresser à l'assistance sociale et à son histoire. Et cette affaire de Newburgh est régulièrement citée. Elle marque en fait le début d'une période où l'assistance sociale, dans les discours publics et politiques, est immanquablement désignée comme un problème à résoudre. La

réforme de Clinton de 1996 entendait résoudre ce problème de l'assistance sociale, considérée comme un des enjeux de politique intérieure majeure à la fin du XXe siècle aux États-Unis.

J.T. : Quel a été le rôle de la presse dans cette affaire ?

T.B. : Elle a eu un rôle très important, en particulier dans l'exportation de ce scandale local. Très vite, le *New York Times* va s'en saisir et les relayer, mais aussi la presse quotidienne régionale, et pas seulement celle de l'État de New York, mais bien au-delà. C'est aussi le cas de grands magazines comme *Newsweek*, *Times*, etc. qui vont s'en emparer, et proposer un discours sur la pauvreté notamment sous la forme de caricatures, ou de photographies, qui vont contribuer à installer la figure du « mauvais pauvre » , des « mauvaises pauvres ». On voit par exemple dans le *New York Post*, des photos de femmes noires, avec des logements insalubres, beaucoup d'enfants un peu négligés, ce qui est une véritable préfiguration du stéréotype qu'on verra émerger un peu plus tard, celui des *welfare queens*, les reines de l'assistance, un stéréotype mis en avant notamment par Ronald Reagan dans sa campagne électorale de 1970. Ce stéréotype genré et raciste est très présent dans la presse de l'époque. Initialement la presse va avoir un jugement assez favorable sur l'affaire. Elle considère en effet que l'assistance sociale est un problème, qu'il y a trop de bénéficiaires qui ne travaillent pas et qui choisissent de toucher des prestations sociales plutôt que de travailler ; que les migrations sont également un problème, et que les pauvres vont faire comme des choix stratégiques, et venir s'installer dans l'État de New York parce que les prestations sociales y sont plus généreuses et plus accessibles qu'ailleurs. Cela évoluera ensuite vers une polarisation avec des journaux comme le *Washington Post* qui vont contester la politique brutale préconisée par les autorités de Newburgh. Cette polarisation observée dans la presse annonce la polarisation qui va s'observer dans l'opinion et dans la classe politique américaine et qui va structurer le débat sur l'assistance sociale dans les années qui suivront.

Note de la rédaction : *La suite de cet entretien avec Tamara Boussac sera publiée dans le prochain numéro de la Revue Quart Monde.* ■

Arrêt sur image : Joseph Wresinski à *Apostrophes*

Frère dominicain, **Christian Eeckhout** a été rédacteur en chef des *Cahiers de Télévision*, en Belgique. Il a ensuite vécu au couvent de Jérusalem de 2003 à 2021. Il est maintenant prieur du couvent Fra Angelico à Louvain-la-Neuve.

L'auteur revient, presque 40 ans après, sur l'analyse qu'il avait faite du passage du père Joseph Wresinski dans la célèbre émission *Apostrophes* présentée par Bernard Pivot, le 5 avril 1985.

Il est des hommes charismatiques et d'autres, non moins qualifiés, qui sont plus réservés, voire mal à l'aise en public ou dans les médias audio-visuels. L'image de soi et de la littérature ne sont pas produites sans mises en scène. Un auteur comme Dominique Lapierre et une religieuse engagée comme sœur Emmanuelle sont des habitués de la presse et des médias télévisés. Ce n'est pas le cas du père Joseph, timide voire quasi effacé, quand bien même il est de la même trempe intérieure.

Alors même qu'il manque parfois de confiance en lui et n'est pas recherché par les journalistes, peut-être pouvons-nous approcher sa personnalité en le regardant réagir sur le vif lors d'un débat télévisé en direct d'une émission qui donne la parole aux écrivains contemporains ayant publié en langue française ? Car le père Joseph accepta l'invitation de participer à l'émission *Apostrophes* sur la chaîne télévisée française Antenne 2 (A2) le Vendredi saint 5 avril 1985. Réalisée par Leridon et présentée par le journaliste multimédia Bernard Pivot, elle permet un débat d'actualité entre auteurs, avec ouverture sur le monde d'un point de vue social, culturel et humain. Elle n'évacue pas le fait religieux et propose justement que soit traité le Vendredi saint un thème qui touche à la souffrance ou au spirituel. Toujours actuel sinon « passionnant », dans tous les sens du terme en quelque sorte.

Il est à remarquer que le titre de l'émission littéraire de circonstance bien connue était taillé sur mesure pour le père Joseph : « Ce que disent les pauvres ». L'enregistrement en direct se fit en studio avec l'animateur au centre et ses invités de part et d'autre. Le père Joseph fut placé à la gauche du présentateur et à côté d'une femme qui s'insurgeait contre l'exploitation de la misère.

Droit au but

C'est en tant qu'écrivain déjà reconnu que le père Joseph Wresinski, fondateur du mouvement Aide à Toute Détresse, plus connu aujourd'hui comme ATD Quart Monde, fut invité à témoigner de la lutte pour la justice et les droits des pauvres qui découlent de la foi chrétienne qui l'anime.

Le numéro de mars 1986 du mensuel *Les Cahiers de Télévision* du CTV[1] porte le titre « Débattre des pauvres ». Il consacre une partie de son dossier d'analyse de l'émission télévisée à l'intervention du père Joseph. J'y ai retrouvé avec bonheur et émotion son visage pris sur le vif et attentif autant que souriant ; son expression d'homme engagé, mais humble et sans fard. Ma contribution se veut un écho de l'image que le père Joseph a donné de lui – il y a 38 ans – quand il en avait 68.

Devant les caméras, qui le captent en gros plan, il déclare tout de go, avec quelques gestes des mains : *« Jésus-Christ libérateur s'est fait l'un des pauvres, a vécu au milieu d'eux et comme un pauvre. Il s'est opposé à la misère. Ce que demandent les pauvres, c'est d'être libérés.* » On peut donc bien dire qu'il va droit au but, sans ambages, tout en accord avec le message évangélique. C'est précisément celui des béatitudes évangéliques, « Heureux vous les pauvres », qui a été choisi pour titre de son deuxième ouvrage[2].

Il insiste, dans la suite de l'émission, sur l'accueil des plus pauvres. Il sait ce dont il parle, lui qui est issu d'un milieu sous-prolétaire. Il affiche un regard douloureux, dans une émotion contenue, lorsqu'est rappelée la pénible tranche de vie de son enfance : la mort de sa sœur aînée par manque de nourriture. Il retient que – malgré la misère – ses parents apprennent à leurs enfants à partager avec les plus pauvres. Ce sens du partage l'a vivement marqué. Né en 1917 de parents immigrés européens venant de Pologne et d'Espagne, le jeune Joseph décroche avec courage son certificat d'études. Il envisage le métier de pâtissier-chocolatier. Il avoue que c'est la rencontre, dans le cadre de la JOC (la Jeunesse ouvrière chrétienne) des jeunes gens complètement abandonnés qui lui a révélé sa vocation. Il l'a pleinement accomplie.

Mais le père Joseph n'est pas vraiment un orateur et lors de l'émission ses phrases sont souvent inachevées, comme s'il était mal assuré. Ses expressions sont toutefois directes : *« J'étais fait pour être le frère des autres, … aider les autres…, je suis entré au séminaire de Soissons.* » L'émission reprend quelques éléments de sa vie : lui qui s'est juré de sortir de ce milieu vivant sous le seuil de la pauvreté, il est d'abord prêtre-ouvrier dans les mines du Douaisis, à Somain, à la Fosse de Sessevalle et lors d'un voyage en Italie au cours de l'Année sainte de 1950, il a visité les mines de sel en Sicile. Il est ensuite curé de campagne dans l'Aisne. En 1956, l'évêque le nomme aumônier du bidonville de Noisy-le-Grand, dans la région parisienne. Il déclare avec assurance qu'*« ATD Quart Monde (y) est née en raison de l'extrême dénuement – plus grand qu'en Inde où travaille Mère Térésa.* » Car en Inde les

1. Centre d'action et de documentation pour la télévision, N° 7/ ISSN 0773 9885.

2. Le premier, *Les pauvres sont l'Église*, paru en novembre 1983, aux Éd. Le Centurion, a été réédité aux Éd. du Cerf en 2010. Le père Joseph a publié deux autres livres : *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, aux Éd. du Cerf en 1985, et *Paroles pour demain*, aux Éd. Desclée de Brouwer, en 1986.

pauvres gardent leur culture, tandis qu'en France ils sont déracinés. Son expression est toutefois nettement attendrie lorsqu'il parle des enfants de Noisy-le-Grand qui sourient en accueillant comme leur grande sœur Mère Térésa de Calcutta.

Avec la force poignante du témoin

Quand alors il parle *« des gens qui se mettaient debout pour affronter la misère »*, le père Joseph affiche la force poignante du témoin, sans aucune ostentation pourtant. Pour lui, une même volonté anime ces émigrés, prisonniers, étrangers et délaissés. En tant que citoyen, il « apostrophe » effectivement les téléspectateurs : *« La démocratie ne progresse que si les plus démunis sont consultés pour construire une société fondée, non sur les privilèges, mais sur l'homme.* » Il veut que diminue le nombre des *« exclus de père en fils »* et que soient extirpés de leur engrenage fatidique ou d'une mentalité fataliste ces trop nombreux exclus sociaux. L'histoire montre bien que la patience, la compréhension et la ténacité du père Joseph ont été exceptionnelles pour que les familles deviennent partenaires à part égale avec la société et sachent intervenir elles-mêmes pour y retrouver la dignité humaine et sociale.

Lorsque la parole lui est à nouveau donnée par Bernard Pivot, il apporte toujours son témoignage vécu sur le terrain, même s'il l'exprime par courtes interpellations : *« La misère est une insulte à la dignité ! … Il faut des écoles et des instituteurs pour lutter contre cette misère… Les pauvres ne réclamaient pas du pain, ils réclamaient le savoir. Puis on a découvert qu'ils avaient aussi d'autres droits : logement, dignité. ATD Quart Monde a donc été un appel puissant qui sortait de la misère. »*

On sait que pour conscientiser la société, il s'adresse aux étudiants et aux universitaires en France, à Paris, Lyon et ailleurs, ainsi qu'à Louvain en Belgique. Il crée également un Institut de recherche et de formation aux relations humaines. À ceci s'ajoute l'action des « alliés » et leur combat pour la dignité des êtres ; l'objectif à atteindre est la dignité des hommes.

Pendant cette émission télévisée de 81 minutes, le père Joseph est assis en face, notamment, de Claudette Combes, qui avoue un sentiment d'injustice à réparer vis-à-vis des pauvres. Sylvie Péju, assise à ses côtés, ne voit pas la présence de Dieu parmi les pauvres mais, dans son analyse d'une cité de transit aux portes de Paris, elle montre une passion contenue et une grande pudeur face à la misère des personnes : *« Il faut se battre quand on vit dans un tel endroit. »* Vivement interpellé, il tient les yeux mi-clos fixés droits devant lui, et avec un sourire énigmatique répond ceci : *« Dans la cité où je suis allé, je n'ai jamais été rejeté… Si vous aviez la foi, vous découvririez la foi des autres. »*

Si parfois le père Joseph déçoit le public par sa déficience verbale, par son expression un peu hachée et son sourire mi-caustique, mi-ironique, il a des paroles percutantes, difficiles à entendre ; car elles révèlent notre responsabilité dans l'existence de la misère des pauvres : *« La société en a fait des déracinés et pour se laver de*

cette injustice, elle accable ces familles. »

Avec franchise, il justifie en finale le titre de son livre : *Heureux vous les pauvres*[3] en déclarant sans hésiter et avec fermeté : *« Ce livre est l'expression même de la lecture des pauvres qui lisent simplement, autrement. C'est 'le dire des pauvres'. Ils demandent d'être libérés d'une situation dans laquelle on les a acculés à vivre.* »

Un homme d'une humilité peu commune

Interrogé à la suite de l'émission, le père Joseph nous a communiqué que malgré sa présentation assez discrète pour ne pas dire faible au niveau médiatique, la réalité de ces échanges télévisés – comprenant le réel contenu de ses paroles et laissant clairement transparaître son humilité – ont favorisé la connaissance de son livre et valorisé le mouvement ATD Quart Monde, déjà internationalisé à cette date.

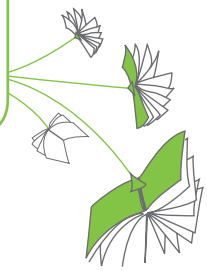
Cette émission nous a valu de le connaître plus largement comme auteur et comme homme de la base. Elle nous a permis de l'apprécier dans sa simplicité peu commune et presqu'anonyme, mais jamais maladroite.

Pour conclure, disons que, parmi les invités de Bernard Pivot, le père Joseph ne fut pas le mieux mis en valeur, mais il a certes pu y rappeler les valeurs chrétiennes de dignité inaliénable de la personne et la confiance en l'amour et la solidarité. Il n'a pas été de ceux qui ne voient que l'horreur des misérables ou, pire encore, l'enrichissement de ceux qui les découvrent. Son humanité réservée s'est montrée au naturel, sans prétention, ni pression. Elle nous donne à voir que *« la force du Christ agit dans la faiblesse »* (cf. 2 Co 12,9) et que, à l'exemple de l'apôtre Paul, l'éloquence ne triomphe pas de la pertinence, même fragile, du discours. ■

3. *Heureux vous les pauvres*, Éd. Cana, collection « L'Évangile lu par… », Paris, 1984, 293 p.

Pour s'abonner à la Revue Quart Monde et payer en ligne :
https://www.atd-quartmonde.fr/produit/abonnementrqm/
Ou encore par virement bancaire.
Titulaire du compte : Éditions Quart Monde Librairie
BIC : PSSTFRPPPAR
IBAN: FR75 2004 1000 0126 31700Z02 067

Livres ouverts



Yasmine CHAMI

CASABLANCA CIRCUS

Éd. Actes Sud, 2023, 195 p.

Le roman s'ouvre sur un tableau idyllique : May et Chérif, jeunes Marocains originaires de Casablanca, vivent à Paris où ils ont fait de brillantes études. Ils ont un petit garçon et attendent une petite fille. Ils partagent les mêmes valeurs et idéaux de gauche. Ils sont féministes, écologiques. Chérif ambitionne de mettre l'architecture au service des populations les plus pauvres. Comme historienne, May se passionne pour les questions de justice. Tout ce bel équilibre va pourtant s'effondrer lorsqu'ils décident de retourner vivre dans leur ville natale. Le livre décrit le travail de sape insidieux exercé par le poids des traditions, les impératifs de réussite sociale qui s'imposent en particulier aux hommes, la corruption des politiques et les arrangements entre amis sous couvert de bonnes intentions et de promesses non tenues. Le lieu de cet affrontement entre la fidélité aux idéaux et la compromission est le bidonville El Bahriyine, situé en bord de mer, sur un site convoité par les promoteurs. Chérif est chargé du projet de déplacement des habitants vers un éco quartier à la périphérie de la ville. Il est convaincu, sans les avoir consultés, que ce quartier est une chance pour eux. May a une tout autre approche. Elle va à la rencontre des habitants du bidonville, les écoute, note leurs confidences, ce qu'elle apprend, se fait accepter d'eux, se fait des amis, partage des émotions. Ces rencontres aboutissent à un livre qu'elle signe avec les habitants. Mais ce n'est pas un livre qui arrêtera le rouleau compresseur de la politique et de l'arrivisme ni ne l'empêchera de broyer la vie des habitants, leur place dans l'histoire de cette ville complexe, marquée par la colonisation, l'exode rural, les divisions de classe. Comme récit social, c'est donc un roman très pessimiste dans lequel les plus pauvres sont condamnés d'avance. Cependant, il met en lumière des personnages qui, quel que soit leur milieu d'origine (des habitants du bidonville à la famille très aisée de May), parce qu'ils sont habités par la fidélité à leur culture, par leur aspiration à la justice, par leur empathie, dessinent un chemin de rencontre humaine au-delà de tous les clivages.

Brigitte Bureau

Patrick VALENTIN

CHÔMAGE D'EXCLUSION. COMMENT FAIRE AUTREMENT ?

Préface de Louis Gallois

2e édition revue et fortement augmentée, Éd. Chronique sociale, Collection Comprendre la société, 2023, 167 p.

Les idées développées par l'auteur, d'abord dans la 1re édition de ce livre en 1993, puis dans un second ouvrage *Plaidoyer pour une économie solidaire* en 2008, ont séduit un nombre considérable de citoyens concernés, directement ou solidairement, par le chômage de longue durée, dit d'exclusion. Elles ont engendré ou fédéré de multiples initiatives pour tenter d'y faire face. Elles ont mobilisé des responsables politiques, au point d'obtenir le vote de deux lois, en 2016 et 2020, permettant deux séries d'expérimentations d'un nouveau type d'entreprise au

service d'un objectif ambitieux « Territoire zéro chômeur de longue durée » (TZCLD) : l'entreprise à but d'emploi (EBE).

Trente ans plus tard, l'auteur a éprouvé ici le besoin de rappeler dans une première partie ses analyses et convictions de départ, exposées dès 1993. Comment, face à la croissance et aux mécanismes de l'exclusion sociale, il était nécessaire de penser autrement le marché du travail et d'expérimenter « un emploi adapté garanti » pour toute personne privée d'emploi depuis plus d'un an. *« La problématique ne sera pas 'comment insérer les chômeurs de longue durée dans un monde de l'emploi qui est trop petit' … Le propos sera au contraire 'comment agrandir le marché pour que la totalité des demandeurs y trouvent leur place.' »* Chemin faisant, il apporte ici ou là quelques nuances ou modifications à ses propos de l'époque. Par exemple il préfère maintenant parler d'emploi accessible plutôt que d'emploi adapté.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, prenant appui sur le développement réussi des EBE expérimentales dans un nombre croissant de territoires, l'auteur envisage maintenant le nouvel objectif qui devra prendre corps en 2026, année qui marquera la fin légale de ces expérimentations : obtenir une loi pérenne d'orientation et de programmation pour un plein-emploi solidaire. Celle-ci devrait être promue par un consensus à élaborer entre toutes les entreprises de lutte contre la privation d'emploi (ELPE) : les entreprises adaptées (ex-ateliers protégés), les établissements et services d'aide par le travail (ESAT), les entreprises d'insertion, les entreprises à but d'emploi. Il s'agira de conforter le droit d'obtenir un emploi, grâce à un contrat de mission d'insertion à durée indéterminée pour tous les contrats aidés et à un financement ouvert de façon exhaustive en fonction des besoins locaux pour que tous les territoires soient sans privation d'emploi. « *Comment pourrions-nous exiger le devoir de travailler si nous ne sommes pas capables de permettre à chacun d'obtenir un emploi ! »*

Si, pour beaucoup, le droit à une formation est préalable à l'accès à emploi, *« pour les personnes les moins favorisées, ce n'est généralement pas la formation pure qui est souhaitable prioritairement, mais l'emploi accessible et, au sein de l'emploi, toutes sortes de formations concrètes et progressives… C'est l'emploi qui joue un rôle formateur, formateur de société humaine pour peu qu'il soit accessible. »*

Dans sa préface, Louis Gallois estime que Patrick Valentin trace ainsi un chemin réaliste vers le droit à l'emploi pour tous.

Daniel Fayard

Léonora MIANO

STARDUST

Éd. Grasset, 2022, 220 p.

On connaît Léonora Miano, écrivaine franco-camerounaise pour ses romans, notamment *L'intérieur de la nuit*, *Afropea*, *Rouge impératrice*, plusieurs fois lauréats de prix prestigieux. Voici qu'à l'âge de 50 ans, elle publie un livre – le premier qu'elle avait écrit, il y a plus de 20 ans, et qu'elle n'avait jamais publié. Elle y raconte, sous son deuxième prénom, Louise, sa propre plongée dans l'univers de la précarité. À la troisième personne, elle introduit ainsi son récit : *« Lasse de l'errance en couple, elle avait préféré se débrouiller seule. Impossible de rester auprès d'un garçon qui ne parvenait pas à devenir un homme. En une fraction de seconde, elle avait décidé de sauter sans filet. C'était le seul moyen d'empêcher la haine de s'installer là où il n'y avait déjà plus de respect. Elle avait emmené Bliss, serrant contre son cœur la plus belle part de lui. Alors qu'un soleil pâle*

s'apprêtait à trouer les nuages, Louise avait dit : 'Je pars avec la petite'. Pas un mot de plus. »

Avec beaucoup de réalisme, elle décrit les mois passés dans un centre d'accueil pour femmes rue de Crimée à Paris. Il faut survivre, et pour survivre se battre pour le contenu d'un sac de vêtements qui vient d'être donné. Il faut survivre, et donc d'une certaine manière, se distinguer des autres, ne pas sombrer comme les autres femmes, tenir la tête hors de l'eau, …

La description du mal-être des préposés à l'aide, eux-mêmes marginalisés, dévalorisés par la société et ses élites politiques et administratives est elle aussi cruellement réaliste.

Enfin, Léonora Miano consacre quelques pages aux militants qui se proposent de venir en aide à ces femmes. De ceux qu'elle appelle les « cavaliers de la fin de l'injustice sociale », elle dresse un portrait saisissant *: « Bourrés de caféine, de nicotine. Assoiffés, eux aussi, de reconnaissance. Ils veulent monter un show. Rentrer dans le lard du Système. Lui tailler des croupières au péril de leurs vies à elles, les femmes de Crimée. Ils ont choisi ce créneau après mûre réflexion. Sur les autres champs de bataille, les généraux sont connus. Ils doivent être les premiers quelque part. Faire connaître leur association. L'installer. Qu'elle devienne incontournable en matière de droit à l'habitat. (…) Si les choses tournent au vinaigre, ils s'en tireront avec les honneurs. Passeront pour des citoyens volontaires. Concernés. Prêts à risquer une courte garde à vue pour la cause des sans domicile. Ils ne disent pas comment ils comptent les protéger. Ces femmes de Crimée qui leur font confiance. Naïves comme des fillettes. (…) Louise refuse de se fier à des gens qui admettent, de manière implicite, le principe des dégâts collatéraux. Pour elle, leur logique est la même que celle de l'ennemi qu'ils prétendent combattre : ils se servent des faibles pour arriver à leurs fins. »* Cruel sans doute, excessif peut-être, mais tellement salutaire.

Jean Tonglet

L'École des parents

PARENT PAUVRE, PAUVRE PARENT ?

Revue trimestrielle, N°649, Éd. Érès, Automne 2023, 90 p.

Ce dossier explore toutes les conséquences très concrètes qui pèsent sur la vie quotidienne, le bien-être et le développement des enfants qui vivent dans la pauvreté et la précarité : la privation d'un « coin à soi » à cause du mal-logement, un accès inégal au langage et à la santé, une difficulté à s'insérer, le sentiment de honte qui peut survenir, etc.

Il analyse la portée des mesures prises pour lutter contre la pauvreté et les difficultés cumulées par les familles monoparentales, en majorité des femmes seules.

Il détaille l'action de l'association L'École enchantiée qui accompagne dans leur scolarité les enfants en situation précaire, et l'expérience réalisée par des volontaires du Mouvement ATD Quart Monde pour mieux répondre aux besoins des bébés et de leurs parents dans le bassin minier du Pas-de-Calais.

Outre ce dossier riche d'informations, ce numéro contient un entretien avec une psychologue clinicienne, des articles variés sur les toilettes scolaires, sur l'arrivée d'un premier bébé, sur les effets de la garde partagée…, et de précieux conseils de lecture pour adultes et enfants.

Catherine de Sairigné

À RETROUVER ÉGALEMENT SUR NOTRE SITE
WWW.REVUEQUARTMONDE.ORG

Michel RAY (coordonné par)
DES RAISONS D'ESPÉRER

Ressources spirituelles face aux défis actuels

Préface de Jean-Baptiste de Foucauld
Postface d'Abdennour Bidar

Éd. de l'Atelier, Collection Démocratie et spiritualité, 2023, 175 p.

Guillaume LE BLANC
LA SOLIDARITÉ DES ÉPROUVÉS

Pour une histoire politique de la pauvreté

Éd. Payot, 2022, 304 p.

Benjamin SÈZE
QUAND BIEN MANGER DEVIENT UN LUXE

En finir avec la précarité alimentaire

Éd. de l'Atelier, 2023, 175 p.

Jacques TRÉMINTIN
FRAGMENTS DE VIE D'UN RÉFÉRENT ASE

Au cœur de la protection de l'enfance

Éd. Érès, 2023, 368 p.

Catherine BRETTES
TOUT LE MONDE MÉRITE SA CHANCE

Éd.L'Harmattan, 2023, 181 p.

Cédric SADIN-CESBRON
HABITER EN CHRS

Faire comme chez soi quand on n'a pas de chez-soi

Éd. Érès, Collection Trames, 2023, 352 p.

Marc LÉVY
FAUT-IL AIDER LES AUTRES ?

Repenser la solidarité pour la renouveler

Éd. L'Harmattan, Collection Questions contemporaines, 2023, 278 p.

Noémie CAPONNETTO
VOYAGE DANS LA FRANCE SOLIDAIRE

Les associations face aux nouvelles précarités

Éd. L'Harmattan, Collection Questions contemporaines, 2023, 170 p.

Diffusion et abonnements

France
Revue Quart Monde, 63, rue Beaumarchais 93100 Montreuil
Tél. +33-1-42 46 81 95

Belgique
Maison Quart Monde, Avenue Victor-Jacobs, 12, 1040 Bruxelles
Tél. +32-2-650 08 70 - contact@atd-quartmonde.be

Luxembourg
Mouvement ATD Quart Monde Luxembourg a.s.b.l
Maison culturelle, 25 rue de Beggen, L-1221 Luxembourg
Tél. (+352) 43 53 24 - atdquamo@pt.lu

Suisse
Maison Quart Monde, Crausaz 3, CH-1733 Treyvaux
Tél. +41-26 413 11 66 - contact@atd.ch

Canada
Maison Quart Monde, 6747 rue Drolet, Montréal QC. H2S 2T1
Tél. +1-514 279 04 68 - atdcanada@atdquartmonde.ca

Possibilité d'acheter ou de s'abonner en ligne sur :
https://www.atd-quartmonde.fr/editions/

Bulletin d'abonnement et bon de commande

à retourner à Revue Quart Monde
63, rue Beaumarchais 93100 Montreuil

→ Je m'abonne à Revue Quart Monde :
1 an, 4 numéros : 32 €

• Hors France, contacter les adresses nationales.

→ Je commande un ou plusieurs numéros :
10 € le numéro

n°(s) .....

Nbre de numéro x 10 € = ...€

Mes coordonnées :

.....

.....

Ci-joint règlement de : .....€